



CAHIERS 74  
METANOIA

74

# CAHIERS METANOIA

revue trimestrielle

1993

CAHIERS  
METANOIA

Rédaction  
Administration  
26740 Marsanne

tél. 75903044

Association déclarée  
loi de 1901

CCP Ass. Métañoia  
LYON 6564-15 T

Directeur de  
Publication :  
Emile GILLABERT

Tirage : 06.93  
Imprimerie du Crestois  
26400 Crest

## SOMMAIRE

### EDITORIAL

*LA PENSEE ET LA CONNAISSANCE*

p. 3

### COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

*LOGION 87*

p. 10

### RECHERCHES

*CREATION ET GNOSE par Emile GILLABERT*

p. 19

*PEINTURE CHINOISE par Gabriel AUGE*

p. 23

*LA MERE DIVINE par Yves MOATTY*

p. 26

### LA GNOSE AU QUOTIDIEN

p. 36

### POESIES

p. 39

### Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation :

Association Métanoïa - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours.

Si vous désirez acquérir les cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

- Cahiers 1975 .....	200,00 F.
- Cahiers 1976 .....	200,00 F.
- Cahiers 1977 .....	200,00 F.
- Cahiers 1978 .....	200,00 F.
- Cahiers 1979 .....	200,00 F.
- Cahiers 1980 .....	200,00 F.
- Cahiers 1981 .....	200,00 F.
- Cahiers 1982 .....	200,00 F.
- Cahiers 1983 .....	200,00 F.
- Cahiers 1984 .....	200,00 F.
- Cahiers 1985 .....	200,00 F.
- Cahiers 1986 .....	200,00 F.
- Cahiers 1987 .....	200,00 F.
- Cahiers 1988 .....	200,00 F.
- Cahiers 1989 .....	200,00 F.
- Cahiers 1990 .....	200,00 F.
- Cahiers 1991 .....	200,00 F.
- Cahiers 1992 .....	200,00 F.

### Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 35 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

# EDITORIAL

## La pensée et la connaissance

### L'Histoire et le mythe

L'histoire et les mythes rapportent des exemples d'insertion de l'intemporel dans le temporel. Au cours des âges, des paroles ont été recueillies, des actions ont été relatées, des situations décrites, mais en passant de bouche à oreille tout a été modifié et dénaturé. Ce qui provient de la source même est récupéré et reproduit en fonction des moyens du bord et avec le souci de répondre à l'idéologie de l'époque. Des paroles de gnose sont transcrites dans un langage psychique et insérées dans un contexte étranger à la révélation qu'elles apportaient. Ce processus de récupération et de dégradation est constant. Cela est si vrai que pour découvrir, par exemple, ce que Jésus a réellement dit, il faut se départir de ce qu'on lui a fait dire. Un texte, comme l'Evangile selon Thomas, caché presque dès l'origine, permet de mesurer combien les paroles de Jésus, inscrites par ailleurs dans les histoires que présentent les évangiles canoniques, ont été déformées afin de pouvoir servir de justification à la doctrine du salut dans le devenir messianique. On aboutit ainsi au paradoxe suivant lequel il faut, pour découvrir Jésus, apprendre à désapprendre tout ce qu'on lui a fait dire. Pour Judas, il faut également tout reprendre à zéro.

Il en va ainsi pour les dits d'autres sages comme le Bouddha, Badarayana, Manu, Lao-tseu, Confucius etc..

Néanmoins l'histoire et le mythe ne se contentent pas de déformer ; ils passent sous silence ce qui les gêne ou, tout simplement, ce à quoi ils n'attachent pas d'importance. C'est ainsi que la révélation, qui offre une chaîne ininterrompue d'initiés, l'être ayant de toute éternité programmé la manifestation en vue de sa permanente reconnaissance, se continue sans interruption, alors que les moyens ordinaires d'en rendre compte sont d'une précarité, d'une médiocrité et d'une insuffisance rares.

De toute façon, l'histoire et les mythes sont d'un intérêt tout à fait secondaire pour le gnostique. Ce qui relève de la mémoire et de l'imaginaire ne peut que lui rappeler le temps où il était inféodé à sa personne. Or, depuis qu'il a quitté cette chimère insensée pour rejoindre l'être de lumière qu'il est en réalité, il en éprouve une libération et un soulagement indicibles. D'initié en proie aux épreuves les plus cruelles, il est devenu celui auquel il s'est totalement identifié. A son tour initiateur, il mesure la limitation, non pas sous l'angle de la séparation de la personne, mais

comme moyen qu'il s'offre d'apprécier sa nature véritable. Il est désormais à l'origine du grand jeu de la manifestation sous son aspect d'occultation et de révélation, l'occultation représentant la phase préliminaire à la révélation. Il se découvre unifié à la source du multiple, à l'origine du programme qui lui a permis de moduler le processus de sa reconnaissance.

Evidemment ce langage, le psychique demeuré identifié à sa personne ne peut le comprendre. Les mots n'ont pas la même signification suivant l'interlocuteur, d'où la nécessité de préciser certains termes clef sous peine de maintenir les malentendus et de prolonger un langage de sourds. Ainsi, il est évident pour le gnostique que le mot réel a dans la bouche du psychique une acception erronée. Selon ce dernier, est réel ce qui est perçu par les sens. Or la perception obtenue par les sens est erronée lorsqu'elle est interprétée par le mental ; en revanche, elle est réelle ou juste lorsqu'elle émane de la source. De même, et par voie de conséquence, ce qui relève de la personne est de même nature que la personne elle-même : ce qui provient d'une pseudo-entité ne peut prétendre à la vérité : ce n'est qu'un rêve issu d'un rêve. Sous peine de prolonger le mélange des genres, il est nécessaire de donner à certains termes leur signification à la lumière de la gnose.

Ceci dit, dégager dans les textes traditionnels ce qui est historique de ce qui est mythique est une tâche quasiment impossible et finalement d'un intérêt mineur pour le gnostique, car l'histoire comme le mythe représentent la dimension personnelle ou mentale de l'homme, tandis que ce qui intéresse le gnostique, c'est la dimension non mentale de la vie. Or il constate la prétention du psychique à annoncer comme inédit ce qui est emprunté à d'autres civilisations ou traditions et à présenter comme historique ce qui relève de l'imagination des narrateurs ou des mythes issus de l'inconscient collectif des peuples ou des deux à la fois. La Bible, pour ne prendre qu'un exemple, mais qui est de taille, nous a toujours été présentée comme l'histoire du peuple juif. Quand passe-t-on de l'ère mythique à l'ère historique ? On nous a toujours laissé entendre qu'elle rapportait une histoire qui non seulement s'est déroulée dans le temps mais qui l'a inauguré : considérée longtemps comme le plus vieux livre du monde, la Bible commence par le récit de la création et les aventures du premier couple. Cependant les découvertes faites depuis plus d'un siècle attestent aujourd'hui que ce texte n'est pas une oeuvre isolée, unique, originelle, mais qu'il prend place parmi d'autres écrits de traditions différentes et plus anciennes, écrits auxquels il a fait des emprunts. Ainsi les découvertes archéologiques faites en Mésopotamie remettent en question l'idée qu'on avait de la Bible. Grâce aux travaux de Jean Bottéro<sup>1</sup>, nous savons qu'il existe un modèle babylonien des premiers chapitres de la Genèse. Cependant,

1. L'Epopée de Gilgamesh : le grand homme qui ne voulait pas mourir, traduit de l'akkadien par Jean Bottéro, Gallimard.  
et également :  
Naissance de Dieu : la Bible et l'historien, par Jean Bottéro, Gallimard, Folio.

déjà au siècle dernier, en 1873, un savant anglais, George Smith, annonçait une prodigieuse découverte : sur des tablettes d'écriture cunéiforme, il avait trouvé une histoire très proche de celle du Déluge, antérieure à l'histoire correspondante de la Bible. Précisons que cette oeuvre est vieille de trois mille cinq cents ans alors que les textes les plus anciens de la Bible sont postérieurs de plusieurs siècles à ce récit. Il faut signaler également que la région du Tigre et de l'Euphrate offre un terrain favorable à l'inondation alors que la Palestine avec ses collines ne peut être submergée.

Les emprunts ne se limitent pas à la Genèse et au Déluge. Au début du siècle, un archéologue français, Morgan, découvrit à Suse le Code d'Hammourabi, antérieur d'au moins cinq siècles à l'Exode. Or il se trouve que la loi mosaïque contient des emprunts nombreux à ce texte surtout pour ce qui a trait au vol, à l'usure, aux coups et blessures, au talion, aux relations sexuelles (viol, inceste, adultère) etc.. Mais ce qu'il faut surtout relever, c'est que le Code d'Hammourabi concerne une législation civile et militaire émanant d'un souverain tandis que la loi mosaïque nous est donnée comme une émanation directe de Yahvé : Dieu donne de vive voix ses ordres à un messenger unique. C'est ainsi que ce qui relevait de dispositions légales a été récupéré et présenté comme commandements divins.

L'exemple biblique est significatif de la confusion du mental : récupérations, mélange des genres, attrait du miraculeux, tout contribue à nous ôter le peu de confiance qui pouvait nous rester dans un accomplissement futur de la promesse : cette vaste duperie, inconsciente, met fin dès maintenant à l'échéance du Jugement dernier ou de l'Apocalypse. Restent malgré tout, par-ci par-là, de loin en loin, d'infimes traces d'une gnose authentique. Comment les déceler dans cet amalgame où les emprunts sont présentés comme le bien propre d'Israël et le mythe comme relatant des faits ayant réellement eu lieu ? C'est à chacun de savoir si la découverte possible d'une perle rare vaut qu'on entreprenne une laborieuse prospection. Il faut avoir cherché longtemps pour rencontrer un joyau comme celui-ci : "Je suis l'Eternel et il n'y en a point d'autre ; je façonne la lumière et crée les ténèbres. Je fais le bonheur et provoque le malheur...(Isaïe 45.6), alors que le Tao te King ou l'Evangile selon Thomas nous offrent les perles en enfilade.

### L'éloignement

Tu ne trouveras pas de chemin,  
pour celui que Dieu égare.  
Coran IV, 14.3

Il semble que quelque chose ait mal tourné à un moment donné sur le parcours existentiel de l'homme. Etre vivant, il est condamné, comme les autres êtres vivants au dépérissement et à la mort. Néanmoins il est seul à le savoir et à essayer d'interpréter ce qu'il qualifie de chute, de faute originelle, de déviation inexorable.

Le gnostique, explorant la dimension non-mentale de la vie, a conscience d'une réalité sous-jacente à l'activité psychique. Il a été amené à dégager ce que l'histoire et le mythe ont voilé. Pour ce faire, il s'est mis à l'écoute de la voix qui parle en lui, émerveillé de constater qu'elle est identique à celle qui a parlé par la bouche de quelques rarissimes initiés. Il se trouve confirmé dans ce qu'il perçoit au tréfonds de lui-même comme étant la réponse à une nostalgie brûlante. Quelle que soit sa formulation, cette réponse est éternellement la même : l'être unique se dit dans le langage des hommes : Je suis le Brahman, mais il arrive qu'il ajoute : cela tu l'es. Je suis Shiva, et à la suite, qui est lumière. Je suis la lumière qui est sur eux tous, (Ev. s. Ts). Je suis Absolu, (Abd el Kader)...

Si je possède cette aptitude à "entendre" ce qui se dit, en d'autres termes, si je découvre la réalité unique, alors je peux faire la part du réel et de l'illusoire, je peux discerner ce qui relève de la connaissance immuable de ce qui est inhérent à la pensée des hommes. Il m'est donné à ce moment-là de constater que les textes qui expriment le réel sans compromission aucune sont rarissimes alors que foisonnent les ouvrages dits de spiritualité. Devant le matérialisme ambiant, les spiritualistes parlent de "supplément d'âme" nécessaire pour contrebalancer un rationalisme desséchant, comme si en ajoutant un peu de ceci à cela on aboutissait à un mélange harmonieux ; or, c'est plutôt ce mélange nauséux qu'il faut dénoncer.

Partant de cette distinction que ce qui est propre à l'homme est de l'ordre de la pensée tandis que ce qui relève de l'être éternel est de l'ordre de la connaissance, il semble que le discernement soit aisé. Cependant, seul est à même de faire la discrimination celui qui possède la connaissance, autrement dit, qui a réalisé sa nature véritable, car "celui qui connaît le tout, s'il est privé de lui-même, est privé du tout" (log 67). La personne ne connaît pas, mais elle prétend connaître, d'où le malentendu. En réalité, elle confond savoir et connaissance. Le savoir est de sa compétence, il représente ce qu'elle acquiert en exerçant son aptitude à apprendre, à expliquer, à ordonner, à prévoir. En revanche, la connaissance est l'aptitude à découvrir, à créer. Elle émane de l'être unique qui prend conscience de lui-même par l'entremise d'un corps dévolu à cet effet, c'est-à-dire affranchi des servitudes de la personne. Il vit sa présence dans l'élan spontané de sa nature.

La personne ne peut pas comprendre l'être pas plus que le rêve ne peut accéder au réel. C'est pourquoi la pensée, pur produit de la personne, ne peut déboucher sur la connaissance. Tant qu'elle se croit une entité, l'obstacle est là infranchissable. Mais qui s'inscrit en faux contre cette entité ? Justement les quelques sages ou éveillés qui ont découvert le néant de la personne, pour reprendre l'expression de Maître Eckhart, ou le "malentendu" de

Nisargadatta, sont à même de parler avec autorité de la gnose et de stigmatiser la pensée. Même un Pascal, qu'on ne saurait qualifier de gnostique, écrivait : "Je sens que je puis n'avoir point été, car le moi consiste dans ma pensée (Pensées VII, 469).

La question essentielle qui se pose peut être formulée ainsi : le je de la personne étant usurpé parce qu'illusoire, est-il possible d'avoir accès au Je unique et tout-puissant ? Ayant découvert son identité véritable, le sage ou l'éveillé ne fait plus qu'un avec son principe ; son moi s'est dissout dans le Soi. Disant : "il n'y a que moi", c'est l'Absolu qui se désigne par sa bouche. De même lorsqu'il énonce : "Nul ne vient à moi que par moi". Etant entendu qu'il y a toujours eu et qu'il y aura toujours des pseudo-sages et des pseudo-éveillés, comment reconnaître les vrais des faux ? En vertu de l'adage : "Le semblable connaît le semblable" ou "le même connaît le même". Lorsque la personne est repérée pour ce qu'elle est, ce qui demande à vivre et à se dire n'est plus entravé par le mental. Le corps, préalablement préparé et investi, n'est rien par lui-même mais il devient l'instrument de l'auto-révélation. Celle-ci ne peut qu'être une et, bien que sa manifestation ait lieu dans un espace-temps toujours changeant, elle est reconnue comme immuable sous des aspects toujours renouvelés.

L'être suprême crée les conditions de son auto-reconnaissance. Si la personne y avait accès, l'unité du principe serait à jamais compromise. Toute fuite marquerait l'arrêt de la révélation. Pourtant les hommes veulent découvrir le secret de Dieu ; ils cherchent à savoir où il se cache. Les savants s'y emploient en vain. Les religions, inscrites dans le devenir, ont fait la preuve de leur incompétence. Les philosophies n'ont jamais réussi à transcender le dualisme : elles ont souvent privilégié l'âme (la psyché) au détriment du corps, et magnifié le savoir aux dépens de la connaissance. Bref la pensée ne peut déboucher sur l'absolu. Elle cherche où se cache Dieu sans jamais parvenir à le trouver. Le constat est amer pour la personne, on pourrait dire suicidaire, car la découverte ne va pas sans la mort de la personne. "Il faut mourir de son vivant", nous disait Kabir. Le réflexe de la personne est justement de s'affirmer dans la séparation. Reprenons l'image évangélique qui convient à la situation : "Il est plus facile à un chameau d'entrer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu" (Mt 19.24 ; Mc 10.28 ; Lc 18.25). Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une richesse matérielle. La pauvreté à laquelle Jésus nous convie est l'absence de toute prétention de l'individu à se croire quelqu'un. S'efforçant de qualifier l'homme pauvre, Maître Eckhart nous dit : "Est réellement pauvre, celui qui est sans avoir, sans savoir, sans vouloir et sans pouvoir". Si je peux en toute conscience dire : "Je n'ai rien, je ne sais rien, je ne veux rien, je ne peux rien", c'est que je ne me vis plus comme entité séparée : je suis sans mémoire et sans imagination. Il suffit du reste que je me dise qu'après tout je peux vivre sans ce dénuement complet pour que la connaissance me demeure voilée.

Il ne saurait y avoir en même temps connaissance et pensée, l'une exigeant l'écoute sans interprétation, l'autre faisant intervenir les concepts. La pensée ne peut fonctionner sans les acquisitions qui résultent de la faculté d'apprendre, la connaissance est surgissement spontané, imprévisible ; elle libère une force vitale qui demande à être reconnue et accueillie dans une prise de conscience à la fois sécurisante dans l'immutabilité qu'elle recèle et délectable dans l'ineffable nouveauté sans cesse originale qu'elle délivre. Deux modes de fonctionnement antinomiques : l'un, celui de la personne, occultant l'autre, celui de l'être unique. L'occultation est voulue et programmée éternellement au sein du grand jeu dont l'auteur, inconnaissable par nature, est perpétuellement sollicité par l'inclination à se connaître. Si la personne avait accès à la connaissance, ce ne serait plus l'Inconnaissable qui mènerait le jeu et tout serait compromis. La maîtrise de l'opération demande que l'écran séparant le domaine de la pensée de celui de la connaissance soit absolument opaque, étanche, sans faille.

### Révélation

Et pourtant, ô mystère des mystères, le corps, désentravé du mental, est l'occasion pour l'Inconnaissable de prendre conscience de sa propre présence.

Lorsque le mental cesse son jeu, le petit je s'efface devant le grand Je et celui qui est seul habilité parle. Il dit comment il se vit :

Grâce à cet instrument choisi, préparé, modelé, qu'est ce corps que j'ai totalement investi en vue de la révélation de moi-même, par moi-même, pour moi-même, je me livre à l'ineffable bonheur de me reconnaître. La transparence est absolue. Il n'y a pas trace de mental dans cette actualisation, il n'y a pas non plus de matérialisation charnelle. Je ne suis en rien ce corps ; en revanche, toute image étant dissoute, ce corps est totalement moi-même aussitôt que la sollicitation que je lui demande en vue de me permettre de prendre conscience de moi-même est opérationnelle. Dans cette fulgurance, qui, venant du lieu sans lieu hors du temps, juxta l'espace-temps sans répondre le moins du monde à l'attrait du mirage des images, je me vis, je me perçois et me célèbre dans la lumière de ma suprême réalité.

A partir du moment où elle se considère comme une entité séparée, la personne veut être l'objet d'une attention particulière. Or elle ne peut que revendiquer indûment la qualité qu'elle s'attribue puisque je suis est l'unique sujet sans objet. En cultivant le multiple, les religions ont favorisé la notion de salut personnel. Ainsi, chez le chrétien le Christ est mort pour sauver tous les

hommes comme l'atteste la parole : "Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique... car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui" (Jn 3.16-17). Cette parole, extraite d'un évangile qui par ailleurs contient beaucoup de dits de gnose authentique, ne peut être qu'une interpolation au même titre que celle que nous rapporte l'épisode de la samaritaine où Jésus semble se déjuger dans une contradiction flagrante, car, après avoir invité à dépasser le nationalisme religieux, il précise, comme pour revénir sur ce qu'il vient de dire : "... car le salut vient des Juifs" (Jn 4.22). Jésus ne vient pas sauver le monde : on ne sauve pas un cadavre (log 56). Au lieu de dire : "Dieu a tellement aimé le monde...", il serait plus satisfaisant de dire : "Dieu s'aime tellement qu'il éprouve une joie ineffable à créer les conditions de sa reconnaissance. Et l'aventure de Jésus est à ce titre exemplaire..."

Du reste un peu plus loin le texte de Jean, nous apporte l'éclairage attendu : "La lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière" (Jn 3.19). Déjà tout au début nous étions préparés : "La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres n'ont pu l'atteindre" (Jn 1.5).

Le monde de la pensée est le monde des ténèbres. Il est là pour que le jeu de la révélation puisse s'exercer en toute liberté à l'abri des "pillards". Le monde de la connaissance est le monde de la lumière, parfait, complet en lui-même. La lumière ne ressent aucunement le besoin d'être éclairée. Elle est auto-révélatrice, omni pénétrante, omni englobante et inaltérable. La pensée qui égare les mortels de sa force colossale n'a que l'importance qu'ils lui donnent. C'est le mirage que la lumière déjoue en se jouant. L'antinomie entre pensée et gnose est absolue. Vouloir les concilier, c'est sacrifier au mélange des genres et occasionner la pire des confusions. Depuis toujours le mental personnel, a été disposé en vue de l'occultation alors qu'il se voudrait un agent direct de la révélation, d'où la persistance des ténèbres. Qui dit pensée dit occultation et ignorance ; qui dit révélation, dit connaissance et reconnaissance.



# *COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS*

LOGION 87

JESUS A DIT :

MISERABLE EST LE CORPS  
QUI DEPEND D'UN CORPS,  
ET MISERABLE EST L'AME  
QUI DEPEND DE CES DEUX.

## Logion 87

*Le regard que je porte sur le corps est naturellement fonction du rôle que je lui reconnais.*

*Le gnostique a compris, au cours des épreuves qui l'ont amené à se désidentifier de la personne, que cette pseudo-entité psycho-somatique résultait d'un malentendu. Le corps est récupéré par une conscience limitée pour former le moi individuel en contact avec d'autres moi qui se croient aussi des entités séparées. Conscient de cette méprise généralisée, le gnostique dit :*

Je ne suis pas cette personne ; je ne suis pas ce corps, je ne suis pas ce mental. Cependant, maîtrisant le grand jeu de la révélation, je dissocie l'ignorance de la connaissance. Je sais que la vision globale échappe à la compréhension de la personne et que, si celle-ci se maintient, c'est à cause d'une croyance illusoire que j'ai voulue ; car, sans cette limitation, le relatif aurait accès à l'absolu, le rêve déboucherait sur le réel, et la révélation de l'unique par l'unique et pour l'unique serait à jamais compromise. L'ignorance, l'éloignement et l'égaré font partie de ma stratégie : "Dieu égare qui il veut ; il place qui il veut sur un chemin droit" (C. VI.39).

Bien qu'apparemment rien n'ait changé, le corps n'est plus inféodé au mental ; il est maintenant à mon service, c'est-à-dire, depuis que je l'ai totalement investi, voué exclusivement à la révélation de ma réalité suprême. Autrefois, le mental croyait avoir autorité sur lui, il s'imaginait posséder une marge de manoeuvres lui permettant de se défendre, de s'associer, de prévoir, de promouvoir, d'espérer... Plus rien de tout cela aujourd'hui. Tout s'est trouvé caduc lorsque la personne a consenti à mourir de son vivant.

Désormais le corps n'est plus à la remorque d'une entité illusoire. Il sait que je dispose de lui entièrement. Comme les enfants aux premiers jours de la vie, comme les animaux, ce corps obéit à ses impulsions et à ses pulsions. Mais il est conscient en même temps qu'il permet mon actualisation. Il sait que je l'ai choisi et préparé en vue de cette fonction incomparable. Il réalise du même coup que le monde est si étranger à ce que je vis que personne ne découvre mon jeu, car c'est la prétention d'être séparé de moi qui engendre chez les humains cette ignorance constante et unanime constituant la garantie de l'efficacité absolue de mon occultation.

Différent de moi, en apparence seulement, ce corps n'est là que pour me permettre de me reconnaître dans mon unicité et ma toute-puissance. Il n'est distinct de moi que le temps infinitésimal que je m'octroie de passer de ma présence non-consciente à ma présence consciente, car, dans mon essence immuable et inaltérable, je ne me connais pas moi-même, je suis par nature

l'Inconnaissable mais j'aspire à me connaître et ce corps m'en donne l'occasion. Dans cette rencontre avec moi-même, l'amour triomphe en absorbant ce qui n'était séparé qu'en mode illusoire.

En revanche, pour un corps que je choisis combien de victimes du mental ! "L'homme est un loup pour l'homme". Pourquoi le monde végétal et le monde animal n'encourent-ils pas cette accusation alors qu'ils sont aussi impitoyablement sélectifs ? Parce que chez les plantes et les animaux la sélection naturelle permet le développement et l'organisation d'une vie ordonnée et hiérarchisée alors que chez les humains l'avidité ne connaît pas de freins et provoque des destructions à l'échelle de la planète. Cette avidité se manifeste dans tous les domaines mais spécialement en amour où toute relation se vit d'abord comme une préparation et tout échec comme une déviation. L'homme et la femme portent au tréfonds de leurs entrailles la nostalgie d'une unité perdue à reconquérir. Cependant, le mental ambitieux fausse le jeu ; le plus merveilleux coup de foudre se transforme en hantise de possession et l'amoureux n'entrevoit le paradis que pour mieux se retrouver en enfer. Mais, que le partenaire soit victime ou tyran, ou alternativement l'un et l'autre, la dépendance crée un état malheureux. "Misérable est le corps qui dépend d'un corps et misérable est l'âme qui dépend des deux". Il y a toujours dépendance, donc relation conflictuelle, chez des êtres où le mental commande. Tant que le corps est empêché de recouvrer sa vraie destination il est dans un état de manque ou d'asservissement. Néanmoins la personne qui voudrait échapper à la frustration ou à la servitude en cherchant refuge dans la gnose irait au devant d'un grave échec. Il faut avoir connu sur le plan humain un minimum de compensations pour répondre pleinement à l'aspiration profonde de la réintégration par-delà la séparation des sexes. Pour ce faire, l'homme est invité à développer sa composante féminine et la femme sa composante masculine.

Le nouveau corps, que vise Jésus en disant : "Celui qui a connu le monde a trouvé le corps, celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui" (log 84), est le corps androgyne, celui du Fils de l'homme : "Quand vous ferez le deux Un, vous serez Fils de l'homme, et si vous dites : montagne, éloigne-toi, elle s'éloignera" (log 106). Pour que ma présence me soit consciente, il est nécessaire que le corps retrouve sa destination originelle -qu'il n'a du reste perdue qu'en apparence-. Sa fonction ne peut s'accomplir que s'il est rendu à sa transparence. Or il faut pour cela que meure ce qui laissait croire à une quelconque réalité en dehors de la mienne. Néanmoins, ce qui doit mourir, ce n'est pas le corps, mais le mental. N'étant différent de moi qu'en mode illusoire, le corps est immortel. J'assume son immortalité qui n'est autre que la mienne. Par contre, le mental n'est pas moi car il laisse croire à une réalité en dehors de mon unique réalité. Son ignorance m'occulte, tandis que le corps sans mental est l'occasion exclusive de la révélation à moi-même et pour moi-même de mon unique réalité.

Emile

Que ce soit le Guru, le mari, l'amant, l'enfant ou la mort :  
existe en chacun l'attachement, l'aveuglement, la dépendance et  
l'esclavage.

Heureux est l'homme qui ne dépend plus de l'autre : "Ne  
cherchez que MOI : l'autre n'a d'existence que celle, imaginaire,  
erigée par vous en sensible" (poème IX, Abd el Kader).

Mais il y a Urgence ! de crainte que l'âme n'empêche l'Esprit de  
surgir et de faire l'UN.

UN en toute chose dans la grande Solitude.

Sabine



Ignorer que je suis la faculté d'aimer et que seul je per-  
mets le rapprochement des corps, des coeurs et des âmes, voilà la  
misère des êtres amenés à prendre à leur propre compte cette  
opportunité d'attraction réciproque. Et très très souvent, la non-  
plénitude des coeurs et des corps, régis à ce niveau dualiste de  
l'amour par les inévitables exigences de la personne, engendre les  
souffrances de l'âme sensible frustrée dans sa vision de l'amour  
vrai. Et ce manque persiste en elle tant qu'elle ne découvre pas  
son identification complète avec l'Absolu. Aussi, dès la disparition  
de la personne par la révélation de la véritable nature de cette  
âme, alors... me voici, moi le jamais-né manifesté comme monakhos  
indépendant de tout corps, de toute âme et de tout effet existen-  
tiel.

La liberté intervient là et là seulement : dans l'auto-  
connaissance de ma propre réalité avec laquelle l'ignorance  
universelle, pourtant nécessaire à mon occultation, ne peut jamais  
cohabiter. Comme la lumière avec l'obscurité.

Cette Métanoïa ne représente pas un but à atteindre ou  
même une compréhension à intégrer à la suite d'un enseignement  
formel reçu d'un maître ès-illumination, mais bien plutôt la réali-  
sation de cette auto-révélation de moi-même par un processus  
intuitif et spontané dont je suis le seul agent.

Aucun être humain, pourtant obligatoirement issu de moi,  
ne peut espérer une telle découverte sans moi tant il est littéra-  
lement vrai que je ne puis me reconnaître qu'en moi. Or, il est  
évident que je suis aussi ces corps, ces coeurs et ces âmes, ima-  
ges dans leurs rôles d'images interdépendantes, mais ces corps,  
ces coeurs et ces âmes ne sont pas moi car je ne puis me  
reconnaître dans les personnes.

Mario

La sexualité est un sujet délicat à aborder en société d'où l'humour qu'elle suscite ou les grivoiseries. Celles-ci, si elles sont excellentes pour agrémenter les relations ou détendre l'atmosphère, n'en restent pas moins badines et bien souvent fort éloignées des réalités. Le gnostique, de par son exigence à se connaître et à vivre, ne peut pas emboîter le pas des religions et tenter de contraindre, limiter ou ignorer la sexualité, étant donnée la proximité (ou l'identité ?) des énergies mises en oeuvre dans l'aventure de l'Eveil et dans l'élan qui rapproche les amants. Les sages font peu cas de la sexualité parce que d'une part le gnostique confirmé n'a pas d'histoire, et d'autre part, parce que son existence et sa vie privée, régies par l'harmonie de sa nature véritable, ne suscitent pas d'extravagances et encore moins d'exhibition. La voie de la gnose fait fi de toutes méthodes et pratiques, yoga, etc.. Cependant, si mon mental refuse et "regimbe" à l'invitation aimable mais tenace de s'effacer pour me permettre de me vivre pleinement Un, si les énergies refusent de circuler au travers de ce corps encore entravé, c'est qu'il a investi des domaines qui ne sont pas siens et outrepassé ses limites naturelles. La sexualité est un de ces domaines, et non des moindres, considéré par des millénaires d'histoire moraliste comme cause du mal.

La psychanalyse a révélé l'influence considérable de la manière dont est découverte et vécue la sexualité sur le déroulement de l'existence. Par là même, elle a ouvert les yeux sur un état harmonieux du couple masculin-féminin, mais elle n'a pas vocation pour donner les moyens d'y accéder.

Par contre Jésus annule toute dualité entre le corps et l'Esprit et dit que sans le corps, on ne peut trouver l'Esprit. Le corps est une merveille et celui qui l'a trouvé a transcendé le monde (log 80). Toute contrainte infligée au corps dans son fonctionnement naturel l'est par le mental qui cherche à se maintenir. Dans le logion 87, Jésus dit la misère de celui (ou celle) qui confond l'acte charnel et son paroxysme de plaisir, éphémère, avec la permanence de l'énergie sexuelle libérée de ses contraintes dans le corps. Evidemment, en recherchant la permanence dans l'éphémère, je suis sanctionné inévitablement par l'échec. Cet échec s'appelle dépendance ; c'est comme avec une drogue : à la satisfaction succède le manque.

A l'opposé, le refus de la sexualité, ou le passage "contraint" à l'acte sans participation totale, sans présence attentive, témoigne de l'obstruction du mental qui veut maintenir son autorité sur les lieux. Il s'ensuit alors ce que Jésus décrit au logion 112 : "Misérable est la chair qui dépend de l'âme ! Misérable est l'âme qui dépend de la chair".

Christian

Voilà ce qui est dit clairement : *Vous ne gagnerez pas votre ciel en vous flagellant, en souffrant !*

Ce logion dénonce la doctrine première des églises chrétiennes : l'âme peut être sauvée par le sacrifice et les souffrances du corps.

Quelle délivrance, quelle jubilation, quelle joie ce logion contient-il : Je ne suis pas ce corps ! Ce corps n'est pas moi !

Et pourtant, je m'exprime à travers lui, oui, parce que *Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi (log 77).*

Voilà la révélation !

Je me célèbre libre, indépendant, transparent, ici et maintenant, partout et nulle part. Désert, *Je suis la lumière qui est sur eux tous (log 77).*

Maria



L'entité corps et âme appelée "la Personne" est un malentendu.

Dans l'Évangile selon Thomas l'âme est souvent synonyme de division et de misère : *"Misérable est la chair qui dépend de l'âme ! (log 112)* Dans le présent logion, on en parle à nouveau comme étant dépendante du corps et même de deux corps, eux-mêmes dépendants l'un de l'autre. Ces dépendances en cascade illustrent bien le misérabilisme de la dualité psychique. Toute dépendance est misérable car elle entrave le mouvement naturel vers l'unité : ... *Quand vous ferez le deux Un (log 22).*

"La personne" est vraiment un malentendu et ne crée que des malentendus. Sa seule et inévitable destinée est de s'effacer pour laisser la place, toute la place à l'Esprit.

Car si, comme l'écrit E.G. dans son éditorial sur la cosmologie gnostique, ... *Le monde est programmé de toute éternité en vue de la révélation de l'Esprit à lui-même, par lui-même et pour lui-même,* que peut revendiquer "la Personne" sinon d'être transparente à cette révélation éternelle et définitive ? Face à cette révélation, que pèsent les subtiles évaluations de la prééminence des âmes sur les corps ou des corps sur les âmes, alors que les deux, juxtaposés ou dépendants ... *ne sont que purs néants...*

Une telle affirmation est malaisée à vivre et à faire entendre, Maître Eckhart, après Jésus, a eu cette grâce et cette audace.

Il faut en effet pousser l'audace jusque là pour avoir la vision juste du corps qui lui peut actualiser dans l'ici et maintenant la re-connaissance, donc la révélation de l'Esprit : *Si la chair a été à cause du corps, c'est une merveille de merveilles (log 29).*

Bien sûr "la Personne" se défend et comme l'écrit E.G. dans l'éditorial cité plus haut : *La personne, support de la pensée, s'arroge une réalité en se substituant à l'être sans même en avoir conscience.*

Cette substitution non consciente est l'objet même du malentendu de "la personne".

Le corps lui peut être le lieu de cette prise de conscience, car il participe aux phases de la révélation. Comme les roses, les oiseaux ou les étoiles, il apparaît, s'accroît, vieillit et disparaît en tant que tel. Il ne peut donc s'arroger une réalité qui ne soit éphémère... et peut-être est-ce là sa chance !

*... moi je m'émerveille de ceci : comment cette grande richesse a habité cette pauvreté (log 29).*

*... Normalement, le corps est un organisme très paisible... Dans l'état naturel, la pensée cesse de vous étrangler ; elle revient à son rythme naturel... il n'existe plus de "vous" pour lire les pensées et les prendre pour "siennes"... (U.G. Rencontre avec un éveillé contestataire).*

Lors de sa manifestation, le corps est nu !...

Pour les meilleures raisons, son entourage naturel va immédiatement le vêtir, voire l'ornementer. Aux vêtements s'en ajouteront d'autres toujours plus significatifs et parfois "uniformes". Le vêtement est une protection pour le corps nu, mais devient aussi isoloir et camouflage. Il est un des signes les plus tangibles de l'Histoire des civilisations.

Au logion 78 Jésus dit : *Pourquoi battez-vous la campagne ?... pour voir un homme ayant sur lui des vêtements délicats ?... ceux-là... ne pourront connaître la vérité, et au logion 37, il répond à ceux qui lui demandent quel jour il se manifestera : Lorsque vous vous dépouillerez de votre honte et prendrez vos vêtements, les déposerez à vos pieds comme les tout petits enfants, les piétinerez, alors vous verrez le Fils de Celui qui est vivant et vous n'aurez plus peur.*

André

Il n'est pire dépendance, pour le corps comme pour l'âme, que de dépendre d'un autre corps. Comment notre ego peut-il dépendre d'un autre ego, sinon pour faire son malheur ? Dépendre d'un autre corps, c'est se reposer sur ce qui doit disparaître, donc n'avoir aucune base stable. Dépendre d'un autre corps, c'est ne pouvoir aller nulle part, c'est être incapable de progresser en comptant sur soi-même. Ne voir en l'autre qu'un corps, c'est surtout rester plongé dans la dualité.

Un jour qu'il cheminait non loin de Bodhgaya, le Bouddha rencontra trente jeunes gens. Ceux-ci, tous princes, étaient venus avec l'intention de déjeuner sur l'herbe avec leurs femmes. L'un d'entre eux, qui était célibataire, avait amené une courtisane. Or, pendant qu'ils se divertissaient, celle-ci déroba des objets de valeur et s'enfuit. Les jeunes princes partirent à sa recherche et, voyant le Bouddha, lui demandèrent s'il n'avait pas vu cette femme. Le Bouddha leur répondit : *"Qu'en pensez-vous, jeunes gens : qu'est-ce qui serait mieux pour vous, poursuivre cette femme ou rechercher le Soi ? Mieux vaut chercher le Soi,* répondirent les jeunes princes.

Courir après un corps, c'est courir après le monde, après Maya en oubliant son Soi. *L'homme vrai ne dépend de rien,* dit Lin Tsi. L'homme véritable, celui qui est debout, trouve en lui-même et non ailleurs sa propre stabilité, son indépendance :

*Si tu dépends d'autrui, tu es dans la douleur ;  
Si tu ne dépends de rien, de quoi aurais-tu peur ?  
Qui est indépendant voit en Indra un gueux !*  
(Kabir)

Dépendre d'un autre corps, c'est se fermer la Voie qui mène à Soi. *Il nous faut aller seul et marcher seul en tout temps,* dit le Maître Zen Yoka Daishi dans le Shodoka. Le chemin de l'Éveil est une voie solitaire et seul le "monakhos" peut entrer dans la chambre nuptiale, dans le lieu du mariage, car lui seul, ayant transcendé toute dualité, peut faire le deux Un.

Dépendre d'un autre corps, c'est refuser de voir la véritable réalité du corps. C'est interdire à son propre corps de réaliser toutes ses potentialités, qui sont celles du cosmos tout entier. Le macrocosme est en effet inclus potentiellement dans notre propre microcosme : *Le dessein ultime du corps est de servir à la découverte du corps cosmique dans sa totalité (Nisargadatta).*

*Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là,* dit Jésus au logion 77. Et dans l'Évangile de la Paix, il nous montre à quel point notre propre corps est relié à la Terre-Mère : *Je vous le dis en vérité, l'homme est le fils de la mère terrestre, et c'est d'elle qu'il reçoit son corps de même que le corps d'un enfant naît au sein de sa mère.*

C'est le mental qui fausse notre vision en nous amenant à nous identifier avec notre corps : *Les jours où vous voyez votre forme, vous vous réjouissez (log 84)*. Dès que se dissout le mental, le corps devient le lieu de la réalisation : *Quand le mental se fond dans le Soi, le corps ne pose plus aucun problème (Nisargadatta)*. Un exemple de ces fausses conceptions du mental consiste à ne voir dans le Guru qu son apparence physique.

Nous avons certes besoin d'un maître en toutes choses, mais prendre le Guru pour sa forme extérieure, c'est nous voiler le Soi qu'il représente. Avant de quitter son corps, le Bouddha déclare à ses disciples : *Quel bien cela peut-il vous faire de voir ce corps impur ? Celui qui voit la Loi me voit ; celui qui me voit, voit la Loi*. Jésus dit dans le même sens : *Depuis si longtemps que je suis avec vous, tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père (Jean 14.9)*.

Le véritable Guru est intérieur. Le Guru physique ne fait que nous dévoiler le chemin qui nous mène à Cela : *Le Guru n'est pas un corps, c'est le Soi immortel (Swami Ramdas) ; Ne pensez pas au Guru comme à un individu... Le Guru c'est cela (Nisargadatta)*. Dépendre d'un Guru en tant que corps, c'est rester dans les ténèbres, c'est être incapable de réaliser cet Eveil que le Guru nous montre pourtant du doigt :

*Celui qui prend le Guru pour un simple mortel,  
O Kabir, celui-là est aveugle !  
Il erre et souffre sans cesse  
Dans ce monde et dans l'autre !*

(Kabir)

C'est ce culte de la forme qui caractérise l'hérésie chrétienne que Jésus n'a pourtant jamais cessé de combattre : *Vous sondez le visage du ciel et de la terre, et Celui qui est devant vous, vous ne le connaissez pas (log 91)*. Parce que le psychique ne voit en Jésus que son corps et qu'il dépend de ce corps pour assurer le salut de son propre ego, il a besoin de croire en une résurrection purement physique qui lui assure la réanimation de son propre cadavre à la fin des temps. Persuadé que vaincre la mort consiste à sortir de son tombeau, il s'identifie au destin du corps perpétuant ainsi un véritable délire mental qui le rend inapte à comprendre que Jésus le Vivant n'a jamais subi le sort de son enveloppe charnelle : *Ceux qui disent que le Seigneur est mort d'abord et qu'il est ressuscité se trompent, car il est ressuscité d'abord et il est mort (Evangile selon Philippe, 21)*. Notre corps d'éveil est ici et maintenant, ou il n'est pas : *Si nous comprenons le corps de Bouddha, il n'y a plus rien. Source originelle, notre nature propre est le pur et vrai Bouddha (Yoka Daishi, Shodoka)*.

Yves

# RECHERCHES

## CREATION ET GNOSE

Je ne peux parler gnose que si je suis gnostique. Je suis gnostique si j'ai abandonné l'idée d'être quelqu'un, autrement dit, si la personne a définitivement renoncé à se prendre pour une entité séparée. Le seul obstacle à la perception de ma suprême réalité est cette identification à la personne.

En va-t-il de même pour l'art ? Puis-je parler art si je ne suis pas artiste ? La réponse semble aller de soi puisqu'il existe des écrivains qui ne se sentent pas d'aptitude à créer et dont la profession consiste pourtant à parler des oeuvres d'art.

Cependant, ces critiques ont une vision qui risque d'être superficielle, voire erronée. Ils ont souvent de l'art une conception qui peut faire penser à celle d'un philosophe qui parlerait de la gnose à partir d'une vision dualiste du monde. L'élan créateur qui est à l'origine de l'oeuvre d'art demande pour être perçu par l'artiste et traduit suivant les moyens d'expression dont il dispose une ouverture totale, un abandon sans retenue à sa nature véritable. Si le critique qui veut en rendre compte n'est pas à même de vivre congénitalement la même aventure, s'il n'est pas capable de vibrer à l'unisson du créateur, il restera étranger à l'oeuvre et en donnera une version dévaluée, une approximation prétentieuse.

En revanche, si l'appréciation de l'oeuvre vous est donnée par un artiste d'une même discipline ou d'une discipline différente mais capable de cette ouverture totale que nécessite la vraie connaissance alors la rencontre de l'artiste et du critique se situera sur le même plan, celle du semblable qui connaît le semblable. L'un et l'autre suivent la même impulsion à partir de l'origine, vivent la même aventure même si l'expression se traduit chez l'un par un poème, un tableau, une sculpture, une danse... et chez l'autre par le langage approprié. L'un et l'autre puisent à la même source, celle "des modèles" "qui au commencement sont en soi, qui ne meurent ni ne se manifestent" (log 84).

Dans cet esprit, il arrive que le critique ait une vision plus pénétrante et une vue plus englobante que l'auteur et qu'il devienne l'initiateur éclairant la route de l'artiste. Nous avons en littérature un exemple illustre d'une telle relation. C'est celle de Rainer Maria Rilke avec un jeune poète, Franz Kappus<sup>1</sup>. Celui-ci lui adresse ses poèmes en vue de recueillir l'appréciation de Rilke ;

1. Rainer Maria Rilke. Lettres à un jeune poète. LP 7 6904.

les lettres qu'il reçoit remontent à 1903 ; elles seront publiées en allemand en 1929, trois ans après la mort de Rilke. Depuis lors elles ont été traduites en de nombreuses langues et leur retentissement n'a cessé de croître. Elles débordent en effet une simple appréciation par la réflexion et la méditation qu'elles proposent sur la genèse de l'oeuvre d'art, sur la solitude, la création, l'accomplissement...

Il n'y a rien de systématique dans les propos de Rilke ; au contraire, ses lettres laissent pressentir une qualité d'écoute, une humilité, une ouverture, une profondeur qui sont tout simplement la marque d'un grand poète. Invité à donner son avis sur une oeuvre particulière, il dit à cette occasion comment il conçoit la vocation du créateur en général et du poète en particulier. Ses avis permettent de nombreux rapprochements entre art et gnose. Dans l'un et l'autre cas, l'ego, ou le moi, est l'obstacle au surgissement et à la perception du "nouveau que personne ne connaît, qui se tient là, au milieu, muet"<sup>1</sup>.

Qu'il s'agisse de l'art ou de la gnose, le mélange des genres est également néfaste. Pour la gnose, nous avons déjà tant de fois signalé et stigmatisé cette malversation. Le grand poète Rilke ne se prive pas de la dénoncer à son jeune correspondant. Parlant de l'art qui est une façon de vivre, il ajoute : "...on en est plus proche, plus voisin que dans les professions mi-artistiques ; celles-ci, tout en faisant miroiter un semblant de proximité avec l'art, n'en dénie pas moins en pratique, toute existence à l'art, et l'agressent, comme fait à peu près tout le journalisme, et presque toute la critique, et les trois quarts de ce qu'on appelle... littérature"<sup>2</sup>. Rilke lui-même se défend d'aborder la poésie de son correspondant sous l'angle de la critique : "Toute intention critique est trop loin de moi. Rien ne permet aussi peu de toucher à une oeuvre d'Art que les mots de la critique"<sup>3</sup>.

Le climat qu'exige la production de l'oeuvre d'art n'est pas différent de celui de la gnose. Il y a chaque fois quelque chose d'essentiel qui vous requiert, demande à vivre. On ne peut s'y soustraire sans souffrir. C'est une détresse, une nostalgie brûlante qui vous mobilise. Lorsque Rilke parle de cette révélation qui sollicite l'artiste, il témoigne d'une exigence sans concession : "Si votre quotidien vous paraît pauvre, ne l'accusez pas ; accusez-vous vous-même de n'être pas assez poète..."<sup>4</sup>. Il a pris soin de préciser : "Là, quelque chose qui vous est propre veut des mots, cherche son mode d'expression". Mais le critère qui prévaut est celui de la nécessité : "Cherchez la raison qui vous commande d'écrire... : vous faudrait-il mourir s'il vous était interdit d'écrire ? Ceci surtout : demandez-vous à l'heure la plus silencieuse de votre nuit : dois-je écrire ? Si la réponse est affirmative... je dois, alors construisez votre vie sur cette nécessité"<sup>5</sup>.

1. id. p. 68
2. id. p. 78.
3. id. p. 35.
4. id. p. 37.
5. id. p. 36.

Pas plus que l'artiste authentique, le gnostique n'échappe à l'aventure qui le sollicite. Comme pour le premier, c'est une question de vie ou de mort. "Le royaume des cieux se force et les forts s'en emparent", nous dit Jésus (Mt 11.12). En ce domaine, la compréhension intellectuelle ne suffit pas, la vie ne saurait être réduite à des concepts : "Celui qui connaît le tout, s'il est privé de lui-même, est privé du tout", nous dit encore Jésus (log 67).

Cependant la nature ne fait pas de saut ; Rilke le dit dans une langue séduisante et savoureuse : Ce qui demande à vivre "doit venir de la profondeur du dedans et rien ne peut le hâter ni l'accélérer. Tout doit être porté à terme, puis mis au monde"<sup>1</sup>. La végétation nous apprend la patience et la mesure, "comme l'arbre qui ne hâte pas sa sève et qui, tranquille, se tient dans les tempêtes du printemps sans redouter qu'après elles puisse ne pas venir l'été : ...il vient seulement chez ceux qui, patients, sont là comme si l'éternité s'étendait devant eux insoucieusement calme et ouverte"<sup>1</sup>.

La genèse de l'oeuvre d'art nécessite la solitude. Ce terme revient comme un "leitmotif" sous la plume de Rilke. Le gnostique, qui connaît l'isolement pour ne pas pouvoir partager avec son entourage ce qui fait sa raison de vivre, n'est pas surpris de cette exigence fondamentale de l'artiste. Il souscrit d'emblée à la réflexion du poète : "Les oeuvres d'art ont quelque chose d'infiniment solitaire, et rien n'est aussi peu capable de les atteindre que le critique. Seul l'amour peut les saisir, les tenir, et peut être équitable envers elles"<sup>2</sup>. La constatation est identique chez le gnostique : celui-ci se découvre solitaire, monakhos ; Rilke dit, parlant des poètes : "Nous sommes solitaires"<sup>3</sup>. Dans une autre lettre : "Il est bon d'être solitaire, car la solitude est grave" (C'est-à-dire, le contraire de la facilité). Jésus, dans l'Évangile selon Thomas, nous tient le même propos : "Il y en a beaucoup près de la porte mais ce sont les solitaires (monakhos) qui entreront dans le lieu du mariage" (log 75).

Il y aurait bien d'autres rapprochements à faire entre la genèse de l'oeuvre d'art telle qu'elle nous est présentée dans ces lettres de Rilke à Xavier Kappus et la révélation que découvre le gnostique au contact de certains textes rarissimes où il se reconnaît lui-même dans sa réalité immuable : évocation de l'enfance, pauvreté, silence, intériorisation, surgissement imprévu et imprévisible, don et accueil, sexualité, nostalgie indéracinable etc... Tout vient du même fonds, tout surgit de la source originelle, tout est accueilli dans une attention sans intention et sans objet.

Pas de différence de nature entre art et gnose. Le mental, qui est propre à la personne, représente l'obstacle à la réalisation de l'oeuvre d'art, comme il est la pierre d'achoppement à la connaissance de la véritable identité du gnostique. La pensée, qui

1. id. p. 44.

2. id. p. 43.

3. id. p. 68.

relève de la personne, fait intervenir la mémoire et l'imagination pour apprendre, expliquer, analyser, ordonner ; comme la personne, elle est liée à l'espace-temps et donc sujette à la naissance et à la mort. La connaissance, quel que soit le moyen d'expression qu'elle met en branle, est innée et spontanée. Elle exige une ouverture absolue, un don et un accueil sans réserve. Cependant, tandis que chez le gnostique accompli, la désidentification à la personne est totale et sans retour, la linéarité passé-futur étant abolie, chez l'artiste l'ouverture transpersonnelle ne dure souvent que le temps de la gestation et de la production de l'oeuvre. En dehors du travail de création, l'artiste se retrouve identifié à son personnage et parfois souffre cruellement du divorce qui l'habite et qui peut même aller jusqu'au suicide. Chez le gnostique, la présence unique est là dans sa totalité, qu'elle soit ou non consciente. Il n'a pas peur du reste qu'elle s'échappe car elle répond sur-le-champ au bonheur d'être reconnue ou plutôt de se reconnaître.

D'une certaine manière, on peut dire que l'artiste met en oeuvre ses dons de création dans l'attention à ce qui, venant de la source unique, demande à être délivré, et pendant ce temps la pensée n'interfère pas. Le gnostique, comme l'artiste, voue une attention sans intention à ce qui demande à être reconnu en provenance de la même source. Cependant, chez lui, à la différence de ce qui se passe chez l'artiste, la désidentification à la personne est irréversible. Conscient ou non, "le vert paradis des amours enfantines" est toujours là. Il n'a pas à partager le souci du poète d'avoir à le rappeler et de se demander, anxieux, s'il répondra : présent !

L'oeuvre d'art, élaborée en l'absence du mental, produit sur le profane qui a encore la ressource de rejoindre son enfance, un effet bienfaisant, tout comme le sourire du gnostique. Lorsque l'opportunité est offerte, soit à l'occasion d'une exposition, ou lors de la rencontre fortuite d'une oeuvre isolée, d'un regard..., le mental abdique inconsciemment, le cours de la pensée est stoppé, une sorte d'état de grâce fait place à la tension psychique habituelle. Cependant le flux de la pensée ne tarde pas à s'instaurer à nouveau.



## Peinture chinoise

"La peinture du grand maître Ni Tsan est pareille au sable que charrient les vagues et aux cailloux que charrie le courant. Le sable et les cailloux suivent l'eau spontanément. Cette pureté et ce vide pénètrent le spectateur comme une brise fraîche" (Shih Tao).

Un spectateur, en effet, qui saura vivre, et non pas seulement voir, les peintures de paysages et de la nature des grands maîtres taoïstes et bouddhistes chinois -des gnostiques- ressentira comme un choc émotionnel, "comme une brise fraîche", il sera interpellé au plus profond de lui-même par ces oeuvres d'art inspirées. Cela est dû au fait que ces maîtres ont su exprimer, dans les paysages, les arbres, les bambous, les fruits qu'ils ont peints, l'harmonie de la nature, le souffle de vie qui l'anime, sa réalité vraie au-delà des apparences ; parce qu'ils étaient pure contemplation de la Nature, puis miroirs.

Dans ce qui suivra, il ne sera question que de la peinture au lavis, à l'encre, monochrome, appelée "p'o mo" (c'est-à-dire encre pénétrante) dont le peintre et poète Wang Wei, au VIII<sup>e</sup> siècle, fut l'initiateur. Le lavis pénètre en effet dans le support absorbant, soie ou papier, et aussi c'est en pénétrant à l'intérieur des formes et des apparences que se dévoile la Réalité. C'est ce type de peinture chinoise qui manifeste avec le plus de force les qualités spirituelles citées plus haut, et aussi la Sagesse que possédait, dit-on, Wang Wei lui-même. Les maîtres chinois et japonais qui ont pratiqué cet art inspiré étaient d'ailleurs souvent des religieux.

Pourquoi ces peintres "éveillés" ont-ils choisi des sujets relatifs à la nature, et non pas des natures mortes, ou des scènes de vie ? Parce que, d'abord, les spectacles de la nature provoquaient en eux un état de contemplation émerveillée : "l'état naturel de l'homme est l'émerveillement" a écrit Gary Snyder, peintre zen. Et aussi, pour les chinois, l'homme, de manière innée, est en communion avec la nature. Et cet émerveillement devant un bourgeon qui s'ouvre, une feuille qui tombe à l'automne déclenchera chez les peintres leur pouvoir créateur selon le processus suivant. Dans cette méditation, devant le spectacle de la nature, pure contemplation car désintéressée, sans objet, sans catégories, le peintre communiait au jeu des transformations permanentes des éléments naturels, air, feu, eau, (des mutations) - Les fleuves, les arbres, les rochers sont "la Forme de l'Un", il n'y a que Tout, mais les formes sont transitoires, elles ne sont qu'apparences- "les montagnes vertes sont des nuages blancs en état de transformation" (Lü yen, peintre). Pour amener le spectateur de sa peinture à cette leçon de la nature, le peintre utilisera le lavis qui permet de représenter des silhouettes un peu indistinctes d'arbres, de rochers, de montagnes, noyés dans une sorte de brume, et aussi il représentera un arbre avec une partie de sa ramure seulement, le reste de celle-ci étant en devenir possible.

Plus encore ; c'est en allant au-delà des apparences, et au-delà des dualités de la Nature, lointain ou proche, sombre ou clair -tel peintre dit que peu importe que les corbeaux soient blancs et les grues noires- qu'il pourra toucher l'essence des choses, "la seconde réalité", comme disent ces Sages. De cette contemplation de la nature, du regard juste porté sur des bambous par exemple, au-delà des apparences, le peintre mettra en mémoire, en quelque sorte, des images de bambous, mais il ne les peindra pas sur le vif, comme le ferait un peintre naturaliste.

Et par intuition créatrice, sera livré à son esprit ce que ces bambous ont d'inexprimable, leur essence. Il ne cherchera pas à peindre un bambou ressemblant, car il s'attacherait à l'objet, ni à affirmer sa personnalité ; il doit être libéré de ces deux attachements, et rester dans la sérénité, sans finalité, sans but, la personne dissipée comme une illusion, devant le spectacle du jeu, qui se déroule devant lui, des formes, du vent, du froid, de la nuit, du jour. Ne reste en lui que le bambou, qui vit et respire, cette seconde réalité. C'est donc du vide que procède ce bambou qu'il va peindre, dont la transparence reflète la sienne propre et dont l'image a pu s'élaborer dans son esprit parce que ce dernier était pur miroir créateur où les formes perceptibles de l'univers entier se reflètent.

Le spectateur de cette peinture, s'il est lui aussi pure contemplation de cette oeuvre, pourra à son tour retrouver la seconde réalité de ce bambou, et pas seulement les apparences que sont les traits, les formes, les couleurs -Il pourra être pénétré par cette pureté et ce vide dont parlait Shih Tao- La peinture occidentale qui veut reproduire la nature sur le vif, avec la plus grande exactitude, s'enferme dans un réalisme qui limite les facultés de créer des images, ce que l'enfant sait faire encore.

Pour le peintre chinois en état d'innocence, d'enfance, il y a d'abord fusion entre lui et le bambou : "il faut l'avoir entièrement en soi, c'est alors que la vision surgit devant vous" (Su Tung Po). C'est de cette même identification, de cette même communion avec le monde du Réel, que naîtra le poème calligraphié qui accompagne souvent ces peintures, la plupart de ces peintres étant aussi poètes et calligraphes.

De la vision de ces images mentales chez le peintre naîtra ensuite spontanément la peinture ou le poème, à partir d'une seule image définitive du bambou, non pas un portrait à la ressemblance d'un bambou particulier cependant : "je peins des bambous pour exprimer ma sérénité intérieure - Comment pourrais-je me soucier de ressemblance ? Peut-être certains y verront-ils des roseaux ?" (Ni Tsan).

Cette pensée profonde du bambou imaginé deviendra pensée en acte, qui va jaillir sur le papier ou la soie, aussi "naturellement qu'une source". Spontanément, soudainement, en un geste pur, en

un élan créateur, dans ce que les peintres chinois appellent "l'unique trait", tracé sans hésitation. Alors, comme le dit Tchang Tao, peintre de paysages : "à l'extérieur j'ai pris modèle sur la création, et au dedans j'ai trouvé la source de mon propre esprit". Cette source est la lumière, dans laquelle son oeuvre et lui ne font qu'un. Comme l'explique Shih Tao : "je détiens l'unique trait de pinceau. C'est pourquoi je puis embrasser la forme et l'esprit du paysage - les fleuves et les montagnes, maintenant, me chargent de parler pour eux, ils sont nés en moi et moi en eux ... Aujourd'hui, je ne possède plus de refuge où fuir le monde, je deviens l'homme dans le tableau, avec à la main une canne à pêche, au milieu de l'eau et des roseaux ; là où, sans limite, Ciel et Terre ne font qu'Un".

C'est par le lavis monochrome que les peintres ont pu au mieux exprimer cette transparence, qui permet donc de voir la lumière cachée dans les images, au-delà des apparences - "les images se manifestent à l'homme, et la lumière qui est en elles est cachée" (log 83)- Pureté et Vide de telles oeuvres-

Les dessins de certains peintres sont dit "simplifiés", car réduits à quelques traits et taches au lavis - Cependant, bambous ou pruniers en fleurs très simplifiés donnent le sentiment très fort de la vie et dans ces oeuvres passent la communion du peintre avec la nature, son émerveillement, sa sérénité, son état d'innocence- (voir par exemple la peinture célèbre de Mu Ch'i, les six prunes, telles qu'elles sont, ni plus ni moins, dans leur transparence et leur beauté).

Il faut préciser aussi que le caractère spontané de cette peinture au lavis, qui exige des coups de pinceau légers et rapides, et aussi beaucoup de sûreté de la main, ne peut être obtenu que par la maîtrise à la fois, de ce que les chinois appellent le pinceau et l'encre. Avoir le pinceau, appelé "véhicule du rythme spirituel", c'est être réflexion pure du mouvement de la vie, et pouvoir ainsi être créateur de toutes les formes. Avoir l'oeuvre, c'est posséder l'aisance technique, par un long apprentissage, et donc avoir la liberté qui permet le jet spontané de l'unique trait.

Le spectateur des peintures de Ni Tsan, et d'autres, sera "pénétré par leur pureté et leur vide, comme par une brise fraîche", s'il a la même innocence du regard, que ces maîtres de sagesse. C'est affaire de coeur et non pas d'intellect. Et selon Mi Yu-jen, c'est très difficile : "rares sont ceux qui comprennent pourquoi je peins. Et s'ils n'ont pas la sagesse de l'oeil, ils ne le sauront jamais".



Gabriel

# LA MERE DIVINE

(suite du CAHIER 71)

## LA DEESSE ET LE SERPENT

*Derrière la vipère apparut une fille jeune, d'un corps robuste, d'une démarche fière. Vêtue d'une robe de lin blanc arrêtée au bas du genou, elle allait pieds nus et bras nus, la taille cambrée, à grands pas... Sur ses cheveux noirs relevés en couronne, était posée une double torsade en argent, figurant un mince serpent dont la tête, dressée, tenait en sa mâchoire une grosse pierre ovale, d'un rouge limpide. D'après les portraits qu'on lui en avait tracés et qu'il avait crus jusqu'alors de fantaisie, Arsène reconnut la Vouivre. (Marcel Aymé, La Vouivre)*

Divinité des sources, des eaux et des forêts, la Vouivre est la fille-serpent des traditions celtiques qui, aujourd'hui encore, malgré deux millénaires de christianisation, continue à hanter l'imagination populaire. Elle porte sur le front un diadème orné d'un gros rubis d'une valeur inestimable dont elle ne se sépare que le temps de ses ablutions. Malheur à celui qui chercherait à s'en emparer, car il serait aussitôt, comme dans le roman de Marcel Aymé, submergé par une horde de serpents qui, soigneusement cachés, veillent jalousement sur ce précieux joyau.

Héritiers d'une tradition religieuse judéo-chrétienne, nous associons toujours la femme et le serpent, et le serpent au mal. Dans le paradis terrestre, Eve est prise au piège du serpent tentateur. Selon l'Apocalypse de Jean, le grand dragon rouge-feu -le dragon est la forme ailée du serpent qui porte ici sept diadèmes sur chacune de ses sept têtes- pourchasse la femme qui accouche du Messie. Il est expulsé des cieux par Mikael et ses anges : *Il fut précipité le grand dragon, l'antique serpent, celui qu'on nomme Diable et Satan, le séducteur du monde entier, il fut précipité sur la terre et ses anges avec lui (12.9)*. S'inspirant de ce symbolisme, l'iconographie chrétienne représente la Vierge Marie écrasant de son talon ce même serpent, représentant ainsi exotériquement la victoire de la Divinité sur les forces du mal.

Mais si nous nous tournons maintenant du côté des mythologies polythéistes, nous voyons au contraire que le serpent, s'il reste associé à la femme, loin de symboliser le mal, est plutôt l'expression de l'énergie mystérieuse de la Déesse-Mère. On découvre ainsi un peu partout le culte rendu à la Déesse-Serpent. Il est facile de multiplier les exemples d'Isis à Mariammen de l'Egypte à l'Inde en passant par la Crète, Sumer ou la Grèce.

A Crète, le serpent est constamment associé au culte de la divinité féminine. En Grèce, le sanctuaire de Delphes fut d'abord dédié à la Déesse qui dispensait ses oracles par la bouche de la

Pythie, assise sur un trépied autour duquel s'enroulait le serpent Python. De même, dans les temps les plus anciens de Sumer, il semble qu'existait une déesse-serpent qui interprétait l'avenir à partir des songes. La déesse Nina était une déesse-serpent. La Déesse était appelée la Dame Serpent Divine ou encore la Grande-Mère Serpent des Cieux. Astarté, en Phénicie, porte autour de ses cheveux un serpent enroulé dont la tête vient surplomber le front comme celui de la Déesse aux serpents de Crosse ou l'uraeus des pharaons.

L'uraeus est d'ailleurs le symbole de l'une des plus anciennes déesses égyptiennes, il s'agit de la Déesse-Cobra Ua Zit. La Déesse Qadesh est représentée nue, debout sur un lion, brandissant d'une main un lotus, de l'autre un serpent. Quant à la Déesse Isis, qui devait devenir populaire jusqu'à Rome, l'une de ses plus belles descriptions est celle qu'en donne Apulée, dans son "Ane d'or" : *Une couronne à l'aspect changeant et tressée de fleurs variées entourait le sommet de sa tête : en son milieu, au-dessus du front, un disque plat, en forme de miroir, ou plutôt une image de la lune, irradiait une lumière blanche ; à droite et à gauche, il était soutenu par les spires de deux vipères dressées et, au-dessus, encore, se trouvait une couche d'épis de céréales... A sa main gauche pendait une lampe d'or, en forme de barque, sur l'anse de laquelle, à sa partie visible, se dressait un aspic, la tête levée et le cou gonflé... (Apulée, Métamorphoses, XI.3. La Pléiade).*

Si nous nous tournons du côté de l'Inde, nous retrouvons presque les mêmes images qu'en Egypte. Par exemple, Ardhanari, la Divinité androgyne réunissant Shiva et Shakti, se dresse nue sur un lotus flottant à la surface d'un étang : un serpent s'enroulant autour de son cou vient nimber son front, un autre s'enroule autour de son bras droit, tandis que de sa main gauche elle tient un lotus. Nous savons par ailleurs que Mariammen, dont la chevelure est surplombée d'un cobra à plusieurs têtes, a toujours pour lieu de culte le repaire que choisissent un couple de cobras dans une fourmilière désaffectée. Les serpents commencent par accepter l'offrande de lait des jeunes femmes et petit à petit un sanctuaire s'édifie, d'abord modeste, jusqu'à devenir parfois un temple immense. Alors même que les serpents ont disparu depuis longtemps, le centre de l'édifice reste toujours leur refuge initial.

Sur un autre plan, le serpent est l'un des aspects, avec le dragon, que prend la Vouivre représentant l'éther qui relie entre eux les quatre autres éléments : eau, feu, air, terre. Le serpent est la lumière créatrice de vie par l'intermédiaire du Verbe. Le serpent est tout à la fois éther, lumière et Verbe englobant toutes choses.

Il ne reste pas grand chose de toute cette richesse métaphysique dans le roman de Marcel Aymé. Demeure cependant l'idée d'une divinité primordiale, d'une Grande Déesse, mère de tous les êtres et origine de toutes les divinités : *J'étais leur refuge et*

leur espérance. Ils m'appelaient la mère des hommes, la vie, la lumière, la terre, le soleil, la fontaine. Plus tard, en se multipliant, ces noms devaient donner naissance à des dieux... Les dieux changeaient de noms, mais c'étaient toujours les mêmes, la postérité que m'avait donnée votre ferveur. A Lixavium, notre Luxeuil d'aujourd'hui, où déjà les richards de la Séquanie venaient prendre les eaux, vous m'adoriez sous le nom de Sirona, déesse des eaux, mais je me reconnaissais aussi bien en Minerve ou en Apollon... Ne croirait-on pas entendre ici Isis s'exprimer par la bouche de la Vouivre ? Apulée lui prête en effet pratiquement les mêmes propos : moi, mère de ce qui est, maîtresse de tous les éléments, origine et souche des générations, divinité suprême, reine des Mânes, moi, la première parmi ceux d'En-Haut, visage unique des dieux et des déesses... mon être divin est unique et nombreuses sont les formes, divers les rites, infinis les noms par lesquels me vénère l'Univers entier... (Apulée, Métamorphoses, XI.5. La Pléiade).

Le serpent est enfin associé à l'arbre : l'arbre du jardin d'Eden, le tronc autour duquel s'enroulent les serpents du Caducée etc... Pourquoi la femme est-elle liée au serpent et le serpent à l'arbre ? Les cultes de l'arbre et du serpent vont toujours de pair, dit Swami Vivekananda. Il y a l'arbre de la connaissance. Il doit y avoir toujours l'arbre, et l'arbre est toujours relié de quelque manière au serpent. Ce sont les formes les plus anciennes du culte. Même là vous trouverez quelque arbre particulier ou quelque pierre particulière qui est adoré, non tous les arbres et toutes les pierres du monde. Nous tenterons de démêler quelques-uns des multiples aspects de ce mythe, avec espérons-le la grâce de la Déesse-Mère et l'amour de nos femmes, car ainsi que le dit Jésus, du moins dans la relation de sa vie inconnue qu'en donne le russe Nicolas Notovitch à partir de manuscrits thibétains : Respectez la femme, car c'est la mère de l'univers et toute la vérité divine git en elle (Vie de Saint Issa XII.10).

## LE GRAND SERPENT COSMIQUE

### SOLEIL SERPENT

*soleil serpent s'enroulant sur son axe  
tu dévores le rubis où toute aube ruisselle,  
dit le poète.*

En Inde, le cobra a également la réputation de porter un rubis entre les deux yeux. Cette image fait bien sûr penser au troisième oeil, l'oeil de Shiva, l'ajna chakra, le centre du commandement et de la Connaissance transcendante, mais aussi à l'uraeus qui, tel un cobra femelle en fureur dressant sa gorge dilatée sur le front des coiffures du Pharaon représente l'oeil brûlant de Ra, le Dieu Soleil. Gardien du Trésor de la Gnose, le serpent est donc étroitement lié au symbolisme solaire.

Selon plusieurs légendes égyptiennes primitives, le dieu primordial s'est manifesté sous la forme d'un serpent. Le matin est l'oeuvre d'un reptile, incarnation du génie du sol. Le soleil était lui-même à l'origine un beau serpent de cuivre. Pour les Huichols du Mexique, le grand serpent originel a deux têtes par lesquelles il crache le soleil levant et avale le soleil couchant. Dans la religion égyptienne, le serpent est étroitement associé à la mort et à la résurrection quotidienne du soleil. Lorsque la fin de sa course céleste est proche, l'astre du jour s'enfonce sous terre et pénètre dans la queue du serpent géant long de 1300 coudées qui entoure le monde. Après avoir subi diverses étapes de mutations ophidiennes, il est craché par la gueule du serpent et renaît comme un jeune enfant pour entreprendre son ascension quotidienne. C'est ce serpent qui marque la frontière entre le monde et le non-monde, entre l'existant et le non-existant. Toute régénération n'est possible que par un passage obligé dans l'autre monde, celui de Noun, l'océan primordial. A chaque aube, le soleil monte dans sa barque comme s'il accouchait de l'océan pour rejoindre les cieux. Il amène avec lui dans son cortège les défunts : ceux-ci naissent à une nouvelle vie, comme un serpent qui change de peau. Le livre du Jour et de la Nuit décrit ainsi la dernière étape nocturne du soleil, celle de la résurrection : *On fait pénétrer ce grand dieu dans l'épine dorsale du serpent, qui est la Vie des dieux. On pénètre dans l'image mystérieuse du serpent, qui est la Vie des dieux vénérés. Ainsi, chaque jour Ra renaît en une jeunesse nouvelle.*

Le soleil ne meurt que pour renaître. En Inde, le dieu Soma, tel le serpent mythique, est identifié à Vrta, le Dragon primordial. Soma, le nectar d'immortalité, est extrait sacrificiellement du Dragon comme la sève vivante est extraite d'un arbre décortiqué : *Comme le serpent de sa peau tenace, le jet d'or du Soma jaillit des pousses meurtries à la façon d'un coursier qui s'élançe (Rg Veda IX, 86,44). Les Soleils -les Adityas, fils d'Aditi, la Déesse Mère- sont à l'origine des serpents qui, ayant rejeté leurs vieilles peaux, sont devenus des dieux en obtenant l'immortalité : Par cette session sacrificielle, les serpents vainquirent la Mort ; il vainc la Mort celui qui suit la même voie. De cette façon, se dépouillant de leur ancienne peau et s'avançant en rampant, ils écartèrent la Mort et la vainquirent. Les serpents sont les Adityas. Celui qui suit la même voie brillera de la gloire des Adityas (Pancavimsha Brahmana XXV, 15,4). D'après le Stratapatha Brahmana (II,3. 1,3-6), le Soleil, à son coucher, entre tel un embryon dans cette matrice qu'est Agni, caché par la nuit comme sont cachés les embryons. Lorsqu'il se lève à l'aube, il se délivre de la Nuit tout comme le Serpent se libère de sa peau. Rejeter la peau morte revient à se libérer des ténèbres, du mal, à dépouiller le vieil homme.*

La couleur rouge du rubis que porte au front le cobra symbolise donc cet intervalle entre l'obscurité et la lumière, l'aurore et le couchant, l'instant précis où le Soleil quitte la Terre et celui où

il y retourne. Le serpent, qui assure la liaison entre le Ciel et la Terre, est une virtualité de feu tandis que les Ténèbres sont l'absence de lumière, ou encore la Lumière non manifestée. Agni, Dieu du feu et du foyer, dieu lumineux, est consubstantiel au Serpent Ahi Budnya, symboles des Ténèbres souterraines et homologue de Vrta.

### SERPENT LUMIERE

Selon les mythes chrétiens, Lucifer (le *Porte-Lumière*), avait le front ceint d'une pierre de Venus, une émeraude, couleur d'espérance et de Vie. Cette pierre, façonnée par le soleil à l'aube, sauta de son front lorsque l'archange Mikael le frappa. La chute de Lucifer, liée à celle de la pierre, signifie donc pour lui l'occultation de sa connaissance lumineuse par les ténèbres de l'ignorance. Selon Sainte Hildegarde de Bingen : *Dieu orna de pierres précieuses le premier ange. Lucifer se vit briller en elle comme dans un miroir. D'elles, il tirait son savoir. Il sut que Dieu voulait encore faire des choses merveilleuses avec les pierres précieuses. Il se révolta contre Lui et perdit ainsi sa splendeur... Lors de cette chute du Diable, tout son pouvoir fut transféré dans les pierres précieuses (in D. Maurin, Sainte Hildegarde, Trois Fontaines, p. 121).*

Cette pierre verte est la pierre des élus tombée du ciel sur terre. Taillée en forme de coupe par un ange fidèle, elle devint dès lors le Graal, remis à Adam jusqu'à son expulsion du Paradis terrestre et qui fut ramenée par son fils Seth, parvenu temporairement à retrouver le jardin d'Eden. Recueillie par Titurel, fondateur de la dynastie du Graal, cette pierre fut à nouveau découverte par Parsifal.

C'est ce même Graal qui, porté par Joseph d'Arimathie, reçoit entre temps le sang du Christ (i.e. la Vie Universelle). L'émeraude prend alors une teinte rouge : ce mariage des couleurs complémentaires permet de capter la vibration solaire du Verbe. Le rubis que porte au front le serpent est donc bien l'écho du troisième oeil, celui de la Vision transcendante. Lorsque nous aurons la révélation du Graal, le rubis redeviendra émeraude et les ténèbres lumière car nous aurons alors la vision de notre soleil intérieur, le Soi. On retrouve un lointain souvenir de ce symbole gnostique dans la tiare papale, ornée en son sommet d'une émeraude. *Et c'est pourquoi, selon un traité du Moyen Age, on représente le sang dans la coupe du Graal sous la forme d'une pierre rouge et lumineuse. C'est une étoile toute pareille à celle que les bergers virent dans le ciel, qui les mena à l'Enfant et à la Vierge, et que les trois mages suivirent. Elle est descendue parmi nous. Et pour qui suit le Christ jusqu'au sacrifice et à la gloire de la Croix, cette étoile non seulement sera visible mais, pareille à une rose, s'ouvrira lumineusement en son coeur, le transformant en l'or de toute Connaissance et de tout Amour.*

## L'émeraude et le rubis

L'émeraude et le rubis sont constamment associés dans la Quête du Graal. Il en va ainsi de la fontaine merveilleuse de Barenton dont le perron percé comme une outre est une émeraude que soutiennent quatre rubis plus flamboyants et plus vermeils que n'est au matin le soleil quand il surgit à l'orient (Chrétien de Troyes, *Le Chevalier au lion*, 424-9). Le rubis ou escarboucle, gemme solaire par excellence, symbolise l'âme du coeur. C'est cette âme que doit révéler l'épreuve de la fontaine de Barenton lorsque le chevalier à midi, heure solaire, y verse de l'eau. Dans un autre passage, Gauvain voit un conduit d'émeraude brillante transportant hors de la salle le sang contenu dans le Graal. L'émeraude permet alors la diffusion de la Vie en irriguant le corps subtil à la façon des "nadis" dont le principal -le canal central traversé selon la tradition tantrique par la kundalini- est identifié à la colonne vertébrale, donc à l'Axe du monde.

Ce n'est certes pas un hasard si la révélation d'Hermès Trismégiste est inscrite sur une "Table d'émeraude". Dans la mystique islamique, le Rocher d'émeraude situé au sommet de la montagne cosmique Qaf et formant la clef de la voûte céleste représente le pôle, le Nord sacré. Le vert éclatant de l'émeraude est la couleur de la Révélation et du Centre Divin, du coeur et de la vitalité du coeur ce qui en fait l'homologue du Trône, du seuil de l'au-delà : *Le Trône était environné d'un arc-en-ciel semblable à de l'émeraude (Apocalypse 4.3)*. Dans le soufisme comme dans la Cabbale, le coeur (ou "l'Oeil du coeur", le "Troisième Oeil") est le réceptacle de la Présence Divine (shekhina en hébreu, shakhina en arabe). La couleur verte est par ailleurs associée dans la mystique chrétienne à la fécondité incessante de Dieu, donc à Marie, *la vierge toute verdissante (Viridissima virgo)*, *la plus verte des branches toutes verdoyantes* selon Hildegarde de Bingen.

Pour le maître soufi Najmoddin Kobra, le coeur est le lieu où Marie donne naissance à l'Enfant spirituel nourri par le lait du dhikr (la prière permanente). Descendant dans le puits du coeur, la lumière verte du dhikr fait sortir le mystique du puits des ténèbres. C'est cette extraordinaire lueur qu'il voit briller lorsqu'il émerge de l'orifice du puits ténébreux d'ici-bas. La lumière verte qui correspond à la descente des anges et de la Shakhina, est celle de l'Orient de l'esprit se levant sur le corps : *Lors donc que tu as fait l'ascension des sept puits dans les différentes catégories de l'exister, voici que se montre à toi le Ciel de la condition suzeraine et de la puissance. Son atmosphère est une lumière verte dont la viridité est celle d'une lumière vitale, parcourue d'ondes éternellement en mouvement les unes vers les autres. Il y a dans cette couleur verte une telle intensité que les esprits humains n'ont pas la force de la supporter, ce qui ne les empêche pas de s'éprendre pour elle d'un amour mystique. Et à la surface de ce Ciel se montrent des points d'un rouge plus intense que le feu, le rubis ou la cornaline, et qui apparaissent rangés en groupe de cinq. Le mys-*

tique éprouve à leur vue nostalgie et ardent désir ; il aspire à se conjoindre avec eux (in H. Corbin, *L'homme de Lumière, Présence*, p. 122). Et sur le ciel intérieur resplendissant de la couleur de l'émeraude se détache un astre de pourpre rougeoyante annonçant l'Intelligence Suprême, celle du macrocosme et celle du microcosme qui fait accéder le coeur de couleur verte à l'état de "l'âme pacifiée".

Invoquant l'Eternel Féminin (l'Esprit Saint, la Mère des croyants) le Prophète, selon Rumi, s'écrie : *Que je sois ensorcelé par ta beauté et attiré près de toi pour que l'incandescence du pur amour, pénétrant la montagne de mon être, la métamorphose en pur rubis*. Fasciné par la Beauté créatrice, le Prophète, siégeant au centre divin de sa propre prééternité dont la couleur est le vert émeraude, couleur du secret du Mystère des mystères, aspire à sortir du monde invisible pour manifester en formes et en couleurs sensibles les rubis de la gnose et les mystères de la Vraie Réalité (in H. Corbin, *l'Imagination créatrice, Flammarion*, p. 132).

### SERPENT TRESOR

Le Serpent est le Gardien du Trésor caché, ce qui le rapproche d'un autre représentant des forces chthoniennes, le Dragon qui était à l'origine un reptile dépourvu d'ailes et de pattes.

Ce trésor est parfois enfoui dans le corps même du serpent. Dans la mythologie celtique, le Serpent Noir du Tertre Dououreux possède, enchâssé dans sa queue, la Pierre de la Richesse qui comble tous les désirs de qui s'en empare. Selon le Kojiki (la *Chronique des choses anciennes*, livre sacré du Shintoïsme relatant la genèse mythique du Japon) après avoir tué le Dragon, le dieu Susano-o trouve dans la queue de celui-ci un sabre magique grâce auquel, il devient le Seigneur d'Izumo. Ce sabre, symbolisant le pouvoir, est l'un des trois trésors nationaux du Japon.

Le Serpent Vert du conte de Goethe, dont le corps est composé de milliers de pierres précieuses lumineuses, émet une lueur phosphorescente à force de se nourrir de pièces d'or. Le Vieux Serpent semble réunir en ses anneaux toute la chaîne d'associations occultes qui au fil des âges se sont transmises en secret.

Dans le taoïsme, le dragon est le gardien des trésors fabuleux dissimulés dans des palais au fond des mers ou dans des cavernes au fond de la terre qui symbolisent les forces telluriques et psychiques qu'il faut maîtriser pour trouver l'Esprit enfoui au sein de la matière. Là, le dragon veille sur la perle miraculeuse, aussi pure que l'or le plus fin, qui contient la sagesse et la Gnose, la perfection et l'immortalité. Ce trésor est associé à la Vie, à l'Energie, à la lumière, au bonheur, à la vertu, à tout ce qui est positif et digne d'être recherché. C'est Mani, la perle magique des mythologies de l'Inde, qui exauce tous les désirs. En Chine, c'est encore la pêche d'immortalité que porte le dragon qui maîtrise le monde.

Pour la mythologie grecque, ce trésor prend la forme des pommes d'or du jardin des Hespérides, gardées par sept nymphes et par le dragon Ladou aux cent têtes, situé aux confins du monde connu. Le onzième des douze travaux d'Hercule consiste à s'emparer de ces pommes d'or. Vaincu, le dragon sera projeté par la déesse Hera dans le firmament où il deviendra la Constellation du dragon. Le Dragon est encore le gardien de la Toison d'or suspendue à un hêtre de la forêt de Colchide. Grâce à la magie de Médée, Jason parviendra à s'emparer de cette Toison pour recouvrer son royaume.

Selon la légende des Niebelungen, dont s'inspira Wagner, Siegfried, rendu invisible par un anneau magique, vainc le dragon puis se baigne dans son sang pour acquérir l'invincibilité, donc l'immortalité. Selon les Eddas, les grands poèmes épiques islandais, dès que Sigurd approche de ses lèvres le sang du dragon, il comprend le langage des oiseaux et donc accède à la Connaissance.

Seul l'élu peut, souvent par l'intermédiaire d'une femme, tuer ou du moins vaincre le serpent-dragon et ainsi parvenir à s'emparer du trésor qui symbolise la conquête du Soi et de la Gnose Suprême. Ce thème traverse toutes les mythologies dont l'expression biblique est le récit du Paradis terrestre.

### SERPENT SOURCE DE VIE

Selon les traditions de la plus haute antiquité, le serpent est synonyme de Vie et d'immortalité.

On retrouve notamment trace de cette croyance dans la légende de Gilgamesh. Lorsque ce dernier s'empare de la plante d'immortalité qui doit lui donner la Vie éternelle, il baptise celle-ci *Vieil homme rajeuni*, mais n'a pas le temps de profiter de sa conquête. Alors qu'il est en train de se baigner dans un puits, un serpent s'approche pour dévorer la plante : *Un serpent sentit l'odeur de la plante. Silencieusement, il monta de la terre et sur le champ, il rejeta sa vieille peau (Epopée de Gilgamesh XI, 285).*

Dès l'origine, on crut que le serpent, au lieu de disparaître, se nourrissait de son propre corps et ainsi ressuscitait : il symbolise alors le perpétuel renouvellement de la vie par la mort. Qu'il s'agisse du Caducée d'Hermès ou du serpent d'airain de Moïse, le serpent soigne, soulage, guérit. Il s'identifie à la Déesse, initiatrice, thérapeute et prêtresse qui par ses soins aide son enfant à trouver la Vie à travers les épreuves qui sont toutes autant de renaissances. En Egypte, la Déesse-Cobra Renenoutet, souveraine du silence et garante de la prospérité, est chargée de la protection des moissons. Le nom même d'Eve (qui en hébreu signifie *Celle qui donne la vie*) viendrait du terme égyptien "souveraine" écrit avec un serpent : *L'homme (Adam) appela sa femme du nom d'Eve*

(Hawwa) -i.e. la Vivante (Hayya : la Vie)- car c'est elle qui a été la mère de tout vivant (Gen. III.20).

Vie et serpent sont souvent synonymes dans les langues traditionnelles. L'idéogramme sumérien du serpent est le même que celui qui désigne la vie en perpétuelle mutation. Les Chaldéens utilisent le même terme pour "Vie" et "Serpent", et dans les langues sémitiques Hava (d'où selon certains viendrait le nom de Yhve, Celui qui est) signifie à la fois "Serpent" et "Vie" : *Le symbolisme du serpent est effectivement lié à l'idée même de la Vie : en arabe le serpent est al-hayyah et la vie al-hayat (René Guénon, Symboles fondamentaux de la Science Sacrée).*

Ne soyons donc pas surpris si Jésus le Vivant s'identifie au Serpent de Vie : *Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'Homme soit élevé afin que tout homme qui croit en lui ait la Vie éternelle (Jn 3. 14-15).* L'une des figures contenues dans le Livre d'Abraham le Juif, découvert par l'alchimiste Nicolas Flamel, représente d'ailleurs un serpent crucifié sur une croix. De plus, selon la science cabbalistique des nombres, le serpent -en hébreu Nahash- a pour valeur numérique le chiffre 358 tout comme le Messie : Mashiba. C'est pourquoi, selon certaines sectes gnostiques, le serpent révèle à l'homme l'origine divine de son essence. Voilà encore comment Saint Epiphane, dans son traité Panakeion, décrit le rite naassénien de la communion : *Ils amoncellent des pains sur la table. Ils appellent un serpent, qu'ils élèvent comme un animal sacré. On ouvre la corbeille, il sort, gagne la table, se déroule parmi les pains et les transforme en Eucharistie. Alors ils rompent les pains parmi lesquels le serpent a rampé et les distribuent aux communicants. Chacun baise le serpent sur la bouche, car le serpent a été apprivoisé par l'incantation, et ils se prosternent devant l'animal sacré. Ainsi la Cène consiste à rendre le Logos présent dans le corps du serpent. Le serpent consacre les pains par contact. Il donne, une fois absorbées les saintes Espèces, le baiser de paix et porte à Dieu l'action de grâce des fidèles (cité par M. Bouisson, La Magie, Nlles Ed. Debresse, p. 111).*

Source de Vie, révélateur de l'Esprit, le serpent est un symbole de sagesse divine. Jésus ne dit-il pas dans l'Evangile selon Thomas ? *Soyez prudents (i.e. sages, rusés) comme le serpent (log 39).* Dans ce dernier logion, le serpent s'oppose aux scribes et aux pharisiens qui ont caché les clefs de la Gnose : *Ils ne sont pas entrés à l'intérieur, et ceux qui veulent entrer, ils les en empêchent.* Le serpent est donc bien a contrario celui qui révèle la Gnose. L'auteur du "Livre secret de saint Jean" fait usage d'un jeu de mots araméen pour assimiler le serpent à l'Instructeur (serpent : hevya ; instruire : hava). Le serpent est celui qui enseigne à Adam et à Eve comment résister au Demiurge jaloux qui leur interdit de se saisir de l'Arbre de Vie. Plusieurs textes gnostiques font d'Eve le principe spirituel de l'humanité qui

en instruisant Adam lui donne Vie et l'élève hors de son statut purement matériel :

*Je suis toi et tu es moi, et où tu es je suis, et en toutes choses je suis semée. Et si tu le veux, tu me rassembles, et si tu me rassembles, tu te rassembles aussi toi-même (Evangile d'Eve).*

*Je suis la partie de ma mère et je suis la mère, je suis la femme, je suis la vierge, je suis la femme enceinte, je suis le médecin, je suis la consolatrice des douleurs (Ecrit sans titre).*

Yves Moatty

(à suivre)



# LA GNOSE AU QUOTIDIEN

...  
Toute la préparation en vue de mon auto-révélation m'incombe. Tout est à ma garde. Dans mon Jeu, je tiens tous les rôles, je détiens toute autorité et, en vue de mon auto-révélation, vide moi-même toute la personne de son contenu socio-psychologique vu comme un "sentiment de séparation", une croyance universelle et impersonnelle en une séparation possible d'avec moi. Nul ne peut venir à moi et se découvrir moi... sans moi...

Plus question de rechercher le meilleur moment, le lieu idéal, la posture parfaite ou favorite, l'âme-soeur... en vue de ma ré-union à mon Dieu, ou mieux, d'une union avec moi-même. Terminé ! Et quelle liberté que la délivrance de ces derniers liens reliés à mon occultation dans la personne ! Oui, le mystique, même avancé mais toujours gardé sous un voile même très très fin, subit encore l'esclavage de mon occultation jusqu'au moment béni où je lui permets enfin de se reconnaître "Comme moi". Auto-révélation apparemment fabuleuse et cependant si simple à MES YEUX.

Métanoïa complètement réalisée ? "Ca y est, c'est moi !" Rien d'autre ni personne d'autre n'est là. Il n'y a que moi - seule présence consciente de moi-même sans le sacrifice de mon unicité, sans la séparation d'avec mon propre principe d'être - mon rêve terminé, exorcisé, pleinement éveillé à moi-même et à ma propre réalité, je m'émerveille de la beauté de tout le processus de ma manifestation depuis sa conception jusqu'à cet instant éternel de reconnaissance d'auto-rencontre avec moi-même via l'occultation.

Et la voici ma liberté, cette transparente vision de ma réalité concrétisée en utilisant ce corps complètement déconditionné. Oui, je réalise combien je suis la seule réalité de tout ce qui est sans nul rejet et sans aucune crainte. Au cours de l'initiation, je divulgue ma vérité par moyens internes ou externes à la personne. Mais, ici, je me révèle à moi-même et pour moi seul la réalité de ma propre vérité : je suis la seule et ultime et suprême réalité ; je jouis totalement de mon auto-reconnaissance dans ma propre manifestation et je m'en réjouis concrètement grâce à ce corps rendu pleinement apte à ma révélation.

juin 93

M.

✽

...  
Tu mets l'accent sur ce qui m'enchanté, sur la qualité de l'instrument de ma reconnaissance. Tout le jeu de ma création vise à la transparence de ce regard que je porte sur moi-même. Comme tu le dis, il n'y a plus alors ni initiateur, ni initié. Ce qui n'est pas moi s'est dissout pour ne laisser voir que moi-même, pour moi-même. Ce n'est plus à parfaire ou à renouveler. L'investissement est total et irréversible. C'est l'effacement sans condition. En revanche, tout ce qui est oscillation image-lumière, image-lumière, tout ce qui est fascination (mystique) sans disparition, tout ce qui est adoration sans abolition, ne me permet pas ce oui éclatant à moi-même. La conscience de ma présence est pure lumière jaillie de la source même. Ce qui est l'instrument de ma sollicitation disparaît pour que je puisse me répondre à moi-même. Il n'y a plus que mon appel entendu et le bonheur de me répondre.

Toute séparation d'avec moi qui subsiste n'est autre que le mirage dont je dispose pour me cacher. Les consciences personnelles sont autant de voiles qui empêchent autre que moi de me connaître. Si ce jeu de l'occultation comportait une seule faiblesse, si une seule personne parvenait à me connaître comme je me connais moi-même, tout mon jeu s'écroulerait en un instant comme un château de cartes. C'est dire combien je veille à mon unicité et combien les artisans de mon occultation y participent dans leur ignorance. On ne passe pas de l'image à la lumière. J'efface l'image à bon escient en vue de ma reconnaissance. En dehors de cette opération qui est la finalité de mon jeu, je maintiens le rêve de la personne, je cultive cette méprise généralisée que personne ne découvre.

juin 93

E.

## Lumière

Je suis la lumière, tu es la lumière. Si tu étais une image, parmi d'autres images, je ne te dirais pas que tu es la lumière. Si j'étais une image je te verrais en tant qu'image, car je ne pourrais percevoir en toi que l'image.

L'image cache la lumière même lorsqu'elle veut la dévoiler. La lumière se dévoile à elle-même tout en se voilant aux images. Etant irréelles, les images ne cachent pas le réel, elles ne cachent qu'elles-mêmes. Le réel perçoit le réel comme réel et l'image comme voile. Le voile a cette particularité d'empêcher l'image de voir la lumière, alors que la lumière continue de voir l'image ; cependant celle-ci est vue au sein de la lumière par la lumière.

Au sein des ténèbres (des images), la lumière est invisible. Les ténèbres sont l'oeuvre de la lumière. Elles sont produites pour cacher la lumière, autrement dit pour que la lumière soit seule à se voir. La démarche de la lumière en direction de l'ombre (ou de l'image) est interprétée par l'ombre comme un mouvement ombre-lumière. L'ombre prétend choisir alors qu'elle est totalement illusoire.

La lumière amorce son processus de reconnaissance en laissant croire à l'initiative de la personne (de l'image). Elle le poursuit (initiateur-initié) en révélant progressivement son jeu. Au terme, l'initié est totalement investi par l'initiateur. L'initiateur est seul présent, l'initié est désormais et irrévocablement absent, même si apparemment le jeu présence-absence continue. Aux yeux du monde l'investissement n'est jamais définitif. Le propre de la vision psychique est de percevoir des images là où il n'y en a pas. Le propre de la vision gnostique est de voir la lumière partout, même là où le mirage trompe et trouble son monde. Sans représentation, pas de monde. L'image est toujours une représentation, le rappel d'une absence à qui sait voir, le signe d'une substitution, le rappel d'un manque à condition de ne pas prendre le signe ou le manque pour la chose elle-même. Le psychique remplace ce qui est par sa re-présentation. Le gnostique reconnaît ce qui est grâce à la sollicitation du signe. La pauvreté du signe rappelle la richesse de ce qu'il représente. Cette pauvreté est si pauvre qu'elle est déjà absence alors qu'elle donne encore des signes de présence aux humains.

Absence de l'image = présence de l'Un.

Autrement dit, je ne te connais pas si tu n'es pas mon alter ego. Tu ne me connais pas si je ne suis pas ton alter ego. Seul le jumeau permet la réciprocité dans l'unité.

mai 93 G.



## Je ne peux me décevoir

Je suis l'un. Il n'y a que moi.

J'ai créé le multiple en vue de me découvrir.

Cependant le multiple ne saurait être sur le même plan que moi. Je suis certes tout ce qui est issu de moi ; mais rien de ce qui est issu de moi n'est moi. Entre le monde et moi, la différence est celle qui sépare le rêve du réel. Je me révèle à moi-même dans le réel ; je m'occulte à la faveur du rêve. Tout en englobant le réel et le rêve, je prends un soin extrême à les dissocier afin d'éviter le mélange de l'un et de l'autre. Chez la créature, la confusion demeure tant que sa conscience se croit séparée. Elle prétend alors se connaître et nourrit même parfois la prétention de me connaître.

Cette méprise générale, je l'ai voulue à la seule fin de me cacher au monde. Elle n'a d'autre justification que mon occultation. La finalité de mon jeu étant la

connaissance de moi-même par moi-même et pour moi-même, mon unicité serait à jamais compromise si quelqu'un d'autre que moi y avait accès.

Ainsi la créature est dans l'ignorance de ma nature véritable tant qu'elle se veut différente de moi, et, de ce fait, elle est en butte à la souffrance et à la mort. En revanche, elle favorise mon jeu à partir de l'instant où elle ne se veut plus séparée de moi. Le mental ayant lâché prise, le corps devient l'occasion de mon expression. Par sa bouche, devenue ma bouche, je dis *je* et chante la joie de ma découverte. Le grand jeu se déploie parce que la créature a consenti à être le rien du Tout. Pas de confusion, pas d'ambiguïté. Sans faille est sa détermination. Toute méprise lui serait insupportable, toute usurpation une folie haïssable.

Tandis que je me voile aux créatures, je me dévoile à moi-même dans une félicité toujours nouvelle.

mai 1993 G.



## Enchantement

Je suis celui qui dis  
et je suis celui qui entends.  
C'est en même temps une effusion et un accueil.  
Dans ce jeu, je me découvre le Vivant.  
Plus je joue, plus je m'émerveille de moi-même.  
Il y a là un accomplissement dans la révélation d'une perfection en soi.  
C'est l'immuable dont les possibilités d'expression sont infinies, insondables et imprévisibles.  
Plus je m'y adonne, plus je m'enchanter.  
Autre que moi ne saurait se complaire à cette activité ludique sans mourir à lui-même.  
S'il persiste, je procède, avec son consentement, à sa mise à mort.  
Voudrait-il me goûter et se maintenir en tant que personne, qu'il en serait proprement écartelé.  
Pour aller de renouvellement en renouvellement il ne faut plus être deux.  
Mon dessein est de tout faire concourir à ma révélation et en même temps à mon occultation.  
Toute connaissance de moi-même autre que moi-même traduirait un manque de maîtrise de ma part.  
Toute délégation de pouvoir trahirait un défaut de conception.  
Ne pouvant me révéler à qui n'est pas moi ni par qui n'est pas moi, j'aurais mauvaise grâce de déplorer le manque de détermination de mes aventuriers.  
Je serais inconséquent de vouloir me faire entendre par un tiers.  
Je serais tout aussi inconséquent d'accepter la version d'un tiers.  
Mais je serais également en désaccord avec moi-même si je m'élevais contre des tentatives présomptueuses et absurdes. Les indifférents me voilent naturellement. Les nostalgiques de leur origine me voilent subtilement, ils s'attendent à me découvrir bientôt ou plus tard sans se rendre compte que le devenir est à la fois leur rêve et mon occultation.

mai 1993 E.

# POESIES

Selon  
sa ligne  
naturelle

la VIGNE  
se construit  
son propre terrain

non sans VIOLENCE  
sur ses propres DECHETS

elle se compose  
L'ESSENCE subtile  
qui nourrit le GRAIN noble

l'épaisseur meurtrie de la terre  
préserve dans sa courbure  
L'OUVERTURE à toutes les naissances  
toutes les ivresses toutes les parentés

humus homme vin sang OR

tout a la majesté de n'importe qui  
de n'importe quoi qui appartient à  
ce qui EST

\*~\*~\*

Ils dressent des échelles  
vers un ciel impitoyable  
la glaise se referme  
sur les pires charniers

un très humain sourire  
peut seul naître du silence  
où la solitude ouvre  
démésurément les yeux

à côté du vouloir  
les choses rayonnent  
dans le désir de  
ne rien séparer

entre l'ombre et  
son versant clair  
encore une faille  
comme une pure pensée  
si étroite que sifflerait l'air  
si le vent ne s'y était arrêté

j'y suis et je n'y suis pas  
ligoté sur cette terre  
parmi les autres et  
libre comme l'ardeur vivante  
qui souffle sur la mer

manoune

J'ai changé, sachez-le, mais je suis comme avant,  
Comme me font, me laissent, et me défont les temps.

Barbara

cascade de tes yeux  
sur mes cheveux épars  
caresse où ton souffle s'engouffre  
toute océane ma vision

tu es l'éternité précoce  
aubade de l'instant  
et sur tes lèvres le goût  
des parfums de la nuit

tu es le regard de la lune  
miroir où je me mire  
au jardin de lumière

arbre de vie ma sentinelle

\*~\*~\*

amas de feuilles mortes  
pour quelques fleurs fanées  
s'achevant en ondée de soleil bref  
comme une aile d'argent  
sur une flaque d'eau

aura de la ténèbre  
d'où jaillit la lumière  
s'enroulant au plus noir  
nuage de l'inconnu

parole après parole  
je prononce le monde  
au fief du plus intime  
de la terre de l'ultime

Yves

écrire  
pour  
doucement  
  
laisser éclore  
dans le bourgeonnement  
des mots  
l'accomplissement  
d'une parole  
écrire  
pour  
simplement  
laisser grandir  
dans l'obscur flamboiement  
de l'épreuve  
l'évidence  
des forces du clair  
ne dire  
que  
le nécessaire  
l'indéfiniment révélé  
sinon  
laisser chanter  
les sources  
  
et danser  
les nuages

Mireille

\*\*\*

tout en un  
comme pas un  
non partiel  
non partiel  
l'un dans l'autre  
n'en fait qu'un  
un instant  
plus de durée  
un éclair  
plus de secret  
un clin d'oeil  
plus de pensée

Daniel Giraud

Aux doigts écarquillés  
sur le chiffre de la roche  
et cherchant aux contours  
emprise sur la lumière  
il appartient de saisir,  
au confluent  
de la neige et du ciel  
l'or natif des étoiles

\*~

Tout contre soi, le miroir lapidaire  
et l'hallucination surexposée au jour  
Face aveugle du temps où lentement  
la peur se déjoue  
et se dénoue le corps jusqu'à  
l'apesanteur

\*~

Abrupt songe des plaines  
est l'immobile violence de l'interdit  
Cet avers mensonger où s'exténue en vain  
l'espoir de dépasser  
l'Arc de méridien

Jacques

Moi seul  
à la fois  
amant et aimé  
peux me dire et m'aimer  
fidèle à moi-même  
Je ne me donne  
qu'à celui  
qui abandonne  
toute prétention  
à me posséder  
Je donne tout  
je prends tout  
Si l'amant et l'aimée  
se séparent d'un cheveu  
un tourbillon se crée  
les entraînant tous deux

\*c

je le vois pris  
dans la tourmente  
des tourments  
Le déséquilibre de l'action  
favorise l'apparition  
du tourbillon fantôme  
nourri d'impatience  
et de crainte  
Le cauchemar  
se révèle insupportable  
le château de sable  
s'effondre sur le rêveur  
et l'image se dissipe  
dans la lumière de l'éveil  
Etre lumière  
source et océan  
sans contour  
mouvement sans objet  
réalité sans image  
présence et conscience  
amoureusement liées  
par mon indivisible unité

\*c

pleine lune incantatoire  
sublime et dérisoire  
image passagère  
d'un impossible rêve  
ultime éclat  
sur le miroir  
que seule traverse  
ma paisible absence  
incontournable présence  
par-delà toute fin  
avant tout commencement  
Je jouis  
par ce corps  
libéré de l'image  
de l'indicible  
Amour  
à lui-même  
révélé

Louis-Marie

## La main

Le projet ruiné l'espoir consumé  
le nautonier a laissé le vent  
emporter ses cartes dépliées

Le ciel et l'eau ne lui font plus signe  
l'aberration a fait le tour des banquises  
l'errance de l'aventurier est à son terme

Je prends les commandes vacantes  
sans écarter la main tranquille  
déjà oublieuse de l'angoisse passée

Elle fait désormais le geste de l'instant  
plus jamais en avance  
plus jamais en retard

Annulant les vents contraires  
elle sollicite le coeur de l'immobile  
où je me reconnais

13.04.93

\*c

## Le soleil noir

L'aube cruelle  
fait mourir les étoiles  
et les derniers espoirs

Seul demeure  
le soleil noir

Ne le cherchez pas au ciel  
ni aux enfers  
il est au coeur  
du coeur solitaire

Le voici nouveau  
toute frayeur dissipée  
toute humiliation bue  
toute délicatesse en allée

Le voici originel  
et pourtant identifié  
souverain sans sujets  
lumière sans images  
se découvrant le tout  
en se reconnaissant l'unique

6.06.93

Emile